

Dr J.-C. MARDRUS

LE MARIÉ MAGIQUE

Selon les textes
et la traduction de l'auteur

*Ouvrage orné de bandeaux
dessinés par D. Duville*



BIBLIOTHEQUE
DU HÉRISSEON

PARIS

Société Française d'Éditions Littéraires et Techniques
12, RUE HAUTEFEUILLE
EDGAR MALFÈRE, DIRECTEUR

ÉVÉNEMENTS LITTÉRAIRES Histoire littéraire de la France, sous la direction de

MM. Antoine Albalat, l'Almérés, André Bellessort et Joseph Le Gras

<i>Première Série</i>	
Henri d'ALMÉRAS	<i>Le Tartuffe, de Molière.</i>
E. BENOÎT-LÉVY	<i>Les Misérables, de Victor Hugo.</i>
Jules BERTHAU	<i>Le Père Goriot, de Balzac.</i>
René DUMESNIL	<i>La Publication de Madame Bovary.</i>
Félix CAIFFE	<i>Le Mariage de Figaro.</i>
Louis GUIMBAUD	<i>Les Orientales, de Victor Hugo.</i>
Joseph LE GRAS	<i>Diderot et l'Encyclopédie.</i>
Henry LYONNET	<i>Le Cid de Corneille.</i>
Courtesse J. DE PANGE	<i>De l'Allemagne, de M^{me} de Staël.</i>
Athorise SÉCHÉ	<i>La Vie des Fleurs du Mal.</i>
Louis THUASNE	<i>Le Roman de la Rose.</i>
Paul VULLIAUD	<i>Les Paroles d'un Croquant.</i>
<i>Deuxième Série</i>	
Antoine ALBALAT	<i>L'Art Poétique de Boileau.</i>
Henri d'ALMÉRAS	<i>Les Trois Mousquetaires.</i>
A. AUGUSTIN-THIERRY	<i>Récits des Temps Mérovingiens.</i>
Albert AUTIN	<i>L'Institution Chrétienne, de Calvin.</i>
Georges REAUME	<i>Les Lettres de Mon Moulin.</i>
René BRAY	<i>Les Fables, de La Fontaine.</i>
RAYMOND CLAUZEL	<i>Sagesse, de Verlaine.</i>
Yves LE FÉVRE	<i>Le Génie du Christianisme.</i>
Ph. VAN TIEGHEM	<i>La Nouvelle Héloïse.</i>
Maurice MAGENDIE	<i>L'Astrée, d'Honoré d'Urfé.</i>
Georges MONGERDIEN	<i>Athalie, de Racine.</i>
Ernest RAYNAUD	<i>Jean Moréas et les Stances.</i>
<i>Troisième Série</i>	
Albert BAYET	<i>Les Provinciales.</i>
Jeanne LANDRE	<i>Les Soliloques du Pauvre.</i>
LONGWORTH-CHAMBRUN	<i>Hamlet, de Shakespeare.</i>
Joseph VIANEY	<i>Les Regrets, de Du Bellay.</i>
Auguste DUPOUY	<i>Carmen de Mérimée.</i>
Albert AUTIN	<i>Le Disciple, de Bourget.</i>
GUY DE LA BATUT	<i>L'Oraison Funèbre d'Henriette d'Angleterre, de Bossuet.</i>
René DUMESNIL	<i>En route, de J.-K. Huysmans.</i>
Raymond CLAUZEL	<i>Une Saison en Enfer et A. Rimbaud.</i>
Eugène LASSEUR	<i>Marion Lescout.</i>
A. AUGUSTIN-THIERRY	<i>Les Liaisons Dangereuses.</i>
Henry LYONNET	<i>La Dame aux Camélias.</i>
<i>Quatrième Série</i>	
Gustave FRÉJAVILLE	<i>Les Méditations, de Lamartine, 12 fr.</i>
Léon DEROUX	<i>L'Assommoir, d'Émile Zola.</i>
N. BRIAN-CHANINOW	<i>La Guerre et la Paix, de Tolstoï.</i>
Henri HAUVETTE	<i>Les Canzonnières de Pétrarque, 12 fr.</i>
Henri d'ALMÉRAS	<i>Le Raman Comique de Scarron.</i>
Albert LANTOINE	<i>Les Lettres Philosophiques de Voltaire, 12 fr.</i>
Pierre VILLEY	<i>Les Essais, de Montaigne, 12 fr.</i>
Joseph VIANEY	<i>Les Odes, de Ronsard, 12 fr.</i>
Georges JABINET	<i>Les Mystères de Paris d'Eugène Sue, 12 fr.</i>
Antoine ALBALAT	<i>La Vie de Jésus d'Ernest Renan, 12 fr.</i>
René DUMESNIL	<i>Les Soirées de Médan, 12 fr.</i>
Joseph VIANEY	<i>Les Poèmes barbares de Leconte de l'Isle, 12 fr.</i>
<i>Cinquième Série</i>	
Arthur GUY	<i>Les Robai, d'Omer Kheyyam, 15 fr.</i>
Émile-François JULIA	<i>Les Mille et une Nuits, et l'Enchanteur Mardrus, 18 fr.</i>
Gustave RUDLER	<i>Adolphe, de Benjamin Constant, 12 fr.</i>
(et 2 volumes en préparation).	
(sauf indication spéciale)	

"Alors la Porte s'ouvrit
d'elle-même"....

Page 205

Sicé

Exemplaire n° 58
de mes amis bien aimé
Henri Bosca
M^{me} Henri Bosca.

58

LE
MARIÉ
MAGIQUE

AUTRES OUVRAGES
du DOCTEUR J.-C. MARDRUS

LES MILLE NUITS ET UNE NUIT :

Édition en 16 volumes in-8° (Fasquelle, éditeur) ;

Édition en 8 volumes gr. in-4°, illustrée de miniatures
persanes (Fasquelle, éditeur).

Édition Piazza, en 12 volumes gr. in-4°, illustrée par
Léon Carré.

LE KORAN, 1 volume in-8° (Fasquelle).

LA REINE DE SABA, 1 volume (Fasquelle).

LE CANTIQUE DES CANTIQUES, 1 volume (Fasquelle).

L'ADOLESCENTE SUCRE D'AMOUR, 1 volume (Fasquelle).

PAGES CAPITALES, 1 volume (Fasquelle).

TOUTE-PUISSANCE DE L'ADEPTE, 1 volume (Henri Dur-
ville, éditeur).

L'OISEAU DES HAUTEURS, 1 volume (Emile-Paul).

EN PRÉPARATION :

MERVEILLES ET ENCHANTEMENTS : récits de l'Égypte
ancienne, édition en 14 volumes in-8°, illustrée en
couleurs par les reproductions des chefs-d'œuvre
des maîtres d'ateliers de l'antique Égypte.

BHB
3001

D^r J. C. MARDRUS

LE MARIÉ MAGIQUE

selon les textes
et la traduction de l'Auteur

*ouvrage orné de bandeaux dessinés
par D. Duville*



BIBLIOTHÈQUE
DU HÉRISSON

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET TECHNIQUES
12, RUE HAUTEFEUILLE, PARIS (vi^e)
EDGAR MALFÈRE, DIRECTEUR
MCMXXXV

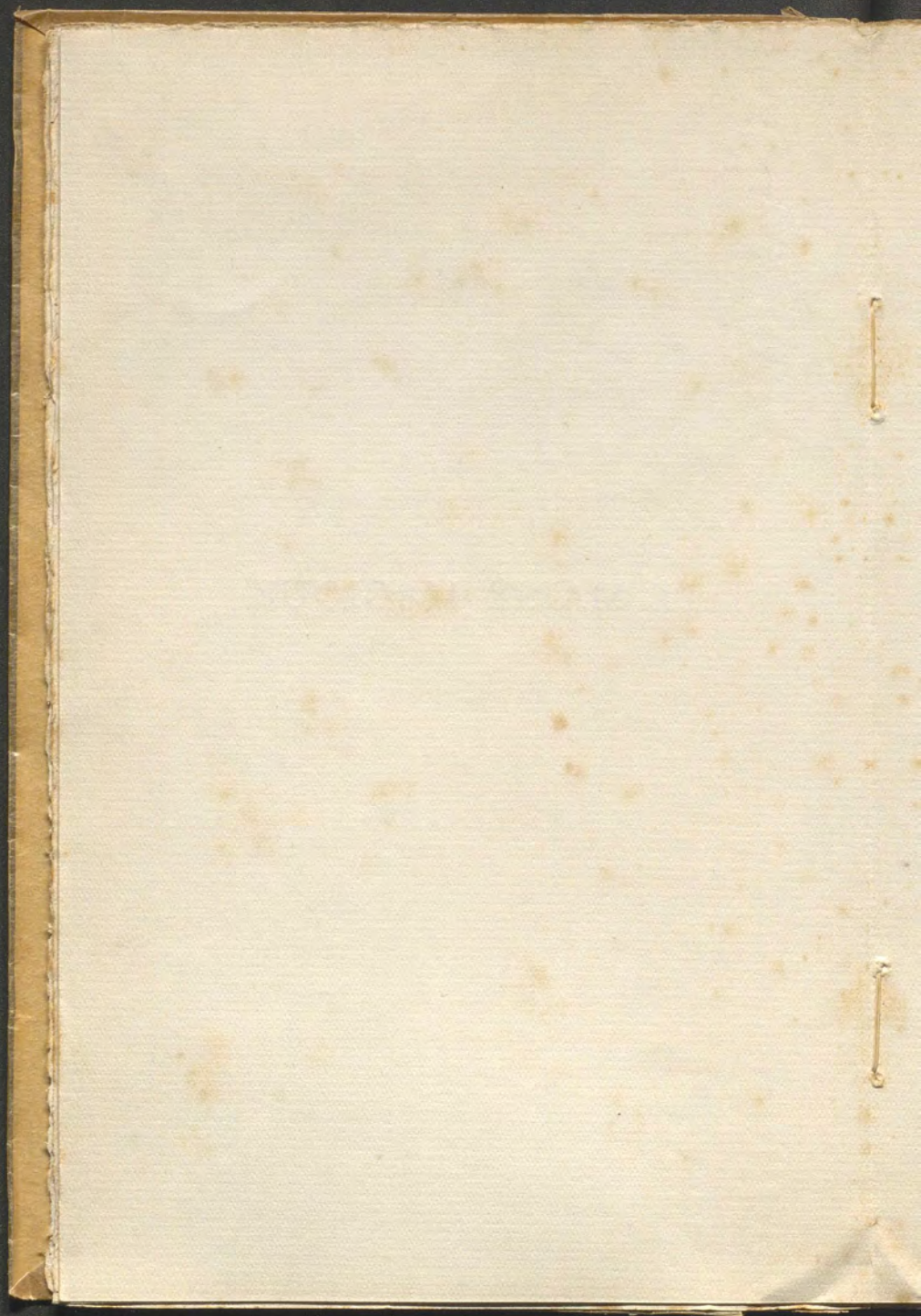


IL A ÉTÉ TIRÉ
DE CET OUVRAGE
50 EXEMPLAIRES SUR JAPON IMPÉRIAL
NUMÉROTÉS DE 1 A 50
100 EXEMPLAIRES SUR PAPIER PUR FIL
NUMÉROTÉS DE 51 A 150

Exemplaire N° 58

Tous droits de reproduction et traduction réservés
Copyright by Edgar Malfère, 1935.

LE MARIÉ MAGIQUE





LE MARIÉ MAGIQUE

Il est raconté — mais le narrateur est conscient de son ignorance des beautés de la Parole — qu'il y avait, au loin des limites des terres et des océans, dans les pays et les îles de l'Orient, une contrée enchanteresse que l'on nommait le Royaume de la Montagne Turquoise.

Et c'était au temps bienheureux où les arbres de ces régions portaient, suspendus à leurs branches, des fruits déjà confits dans leur calice et leur sucre



de nature, en ce même temps où les plantes odoriférantes s'ornaient de fleurs perpétuelles.

Et, comme le Destin, quand il se montre souriant, sourit en toute plénitude à ses élus, le Roi du Pays de la Montagne-Turquoise était un être hautement doué quant aux facultés, et magnanime quant aux sentiments. De son nom dynastique il s'appelait le Roi Gamilou-Khân.

Sa vision était tout intérieure et pénétrante, sa prière une ascension, son savoir l'intelligence de la vérité, et son livre de choix le Manuscrit de la Nature.

Sa force était toute spirituelle, et fille même de l'Esprit. Car elle ne prenait son appui et son levier que sur les Faits de la Spiritualité.

Maître de la clef d'or qui ouvre les portes du Pays d'Amour, il avait pensé, toute sa longue vie, aux choses divines de l'Amour.



Et, de la sorte, il était devenu lui-même tout amour.

A un âge si avancé qu'on ne pouvait en dénombrer les années, il avait gardé l'éternelle jeunesse, fruit de la candeur et de l'ingénuité du cœur.

Et, tandis que les humains, d'ordinaire, établissent leur vie sur le calcul des réalités, le Roi Gamilou Khân avait bâti son existence sur l'Improbable.

Son soutien était l'Inconcevable. Et quand, sur deux solutions, il avait la liberté du choix, il jetait son dévolu sur l'Invraisemblable.

La musique qu'il appréciait était, sans doute, la musique des voix et celle des instruments. Mais celle qu'il aimait était la musique des âmes, qui fait que le cœur lui-même devient une note de



flûte, que le Désir devient un chant d'oiseau, et que la vie entière devient toute musicale, dans le sein ébloui de la création.

Dès sa prime jeunesse, il avait eu l'intuition que tout était Rythme dans le vaste Univers.

Et, fruit des méditations de sa Vie Intérieure, il avait découvert la Formule révélatrice de la Force Secrète dont nous dépendons.

Cette Formule, il l'avait inscrite et enluminée de sa main royale à même la substance légère d'une feuille d'automne dont il n'avait réservé que les plus fines nervures.

Et c'était cette Formule Cardinale qu'il avait résumée en ce bref distique :

*Si tu connais ton vrai Rythme
Tu connais ton vrai Dieu.*



Et c'était précisément la compréhension profonde de cette Formule qui avait été sa seule Guidance, tout le long de la route royale de la Vie Intérieure.

Et il était ainsi devenu un authentique Prince du Temps.

* * *

Or le Roi Gamilou-Khân avait comme épouse, mère de ses enfants, sa propre cousine, fille de son oncle, femme bénie qui s'appelait la Reine Gamilé-Bégam. Et c'était une merveille de reine extrêmement.

Ils avaient, à eux deux, grâce à la bénédiction, donné le jour, avec le bonheur, à trois enfants beaux comme le croissant du mois de Ramadân.

Ils étaient nés, ces trois enfants, à dix mois de lune de distance, chacun en son heure, comme apparaissent les astres nouveaux, avec exactitude.



L'ainé Fils de Roi s'appelait le Prince Azad-Khân, et c'était le diamant de son époque.

Le puîné Fils de Roi s'appelait le prince Yazid-Khân, primat des vaillants.

Quant au troisième enfant, une fille, elle était la rose du temps,

Car, fleur du parterre de l'excellence, c'était une fille toute tendresse, tendreté, charmes et souriantes grâces, une magie pour le regard.

Et son nom, entre les noms les plus charmants, était la Princesse Galié-Bégam.

En vérité, même l'adolescente de merveilles et d'étonnements, Balkis de Saba, au fond de son palais de violette et d'aigue marine, n'aurait que de justesse supporté la comparaison avec la beauté de cette jeune fille dorée du Royaume de la Montagne-Turquoise.



Car, semblable aux filles éthérées des Génies, Galié-Bégam était, dans sa complexion d'ambre pur et de lumière, autant au-dessus des autres beautés que la main généreuse qui donne est au-dessus de la main qui reçoit.

Et c'est d'elle que le Poète a dit :

Je connais une tourterelle fille de roi.

C'est à sa charmante cheville qu'est attaché mon cœur.

Ah ! laissez-moi regarder la cheville de Galié-Bégam.

Ses yeux, sous le léger voile de visage, contiennent tout le ciel.

Ah ! laissez-moi regarder les yeux de Galié-Bégam.

Ses cheveux, si l'on versait sur eux des grains de riz, les grains de riz se changeraient en perles dorées.

Ah ! laissez-moi toucher les cheveux de Galié-Bégam.



*Si le jet d'eau de la fontaine s'élance si droit et
si fin, c'est d'avoir regardé la taille de Galié-Bégam.
Ah ! laissez-moi regarder la taille de Galié-Bégam.*

*Si la rose a cet incarnat et le jasmin cette blancheur,
n'est-ce point à cause de la joue de Galié-Bégam?
Ah ! laissez-moi regarder la joue de Galié-Bégam.*

*Si les fruits du caroubier sont si minces et noirs,
n'est-ce point à cause des sourcils minces et noirs de
Galié-Bégam?*

*Ah ! laissez-moi regarder les sourcils de Galié-
Bégam.*

*Et si le fruit du jujubier est si rouge et savoureux,
n'est-ce point à cause de la petite bouche de Galié-
Bégam?*

*Ah ! laissez-moi regarder la petite bouche de Galié-
Bégam.*



* * *

Quant au Roi Gamilou-Khân, lorsqu'on est devenu, comme lui, un magicien des sublinités,

Lorsqu'on a, comme lui, atteint les sommets de la Connaissance, et que les Choses des Trois-Mondes se sont désoccultées devant le regard,

Quand les Mystères de la Vie et les décrets du Destin n'ont plus rien d'hermétique pour l'entendement,

Quand les secrets du Monde Intelligible se sont descellés devant l'œil pénétrant,

Alors, celui qui s'est assis sur la natte pure du détachement,

Celui dont le cœur jamais n'enfreint les limites du Lotus de la Modestie, ni les bornes de l'équilibre des Sentiments,



Celui qui connaît la toute puissance de la Parole
humaine bien conduite, et celle de la Pensée
humaine bien conduite,

Celui qui garde la retenue du Frein du Désir
dans le domaine de la Passion,

Celui qui jamais, dans les constructions de
l'Esprit, n'outrepasse la portée de la Clef de Voûte
du Compas,

Celui qui, par l'épreuve du feu de la forge, est
devenu le maître-fondeur de l'or dans le creuset
de l'Alchimie du Bonheur,

Celui qui, par l'effacement du Moi visible dont
s'enorgueillit l'humain, et par sa volonté de déve-
loppement du seul Moi réel du Dedans, marche
en s'effaçant aux rayons du Soleil Intérieur, dans
le sentier qui conduit l'âme vers la Beauté,

Celui-là, en vérité, est en harmonie avec l'Infini.



Il sait désormais que la Destructrice de l'Enveloppe, la Mort, n'est un épouvantail que pour ceux-là dont la vue est dépendante de la vision.

Il sait que cette crainte de la Mort n'existe que pour l'être qui n'a pas compris que la Vie Réelle est indépendante de l'enveloppe, comme les Yeux Réels sont indépendants de la Vision.

Et c'est pourquoi il est devenu le maître absolu du choix de l'Heure et de la durée de l'Heure pour libérer son être intérieur.

* * *

C'est alors que le Roi Gamilou-Khân, maître de son Heure, résolut de changer d'habitat, pour son être intérieur.

Déjà un halo de lumière auréolait son front d'un mystère d'or, quand il se fut assis sur le tapis de l'adieu.



Lors, il convoqua la Reine Gamilé-Bégam, son épouse, les deux Princes, ses fils, Azad-Khân et Yazid-Khân, et leur divine sœur, la Princesse Galié-Bégam.

Car, après sa longue vie toute rayonnante de ses fluides bienfaisants sur son entourage et sur les habitants de son royaume, il avait clairement vu se dessiner, devant ses yeux, la main d'appel de son Destin.

Et, à l'heure et à l'instant, il répondit par l'ouïe et l'obéissance, et fut prêt à se démettre, au service de la Force Créatrice dont nous venons, et vers laquelle nous retournons, selon la parole : « *Je suis Elle, et Elle est Moi* ».

Et il convoqua également à cette ultime réunion son fidèle Vizir, le vénérable Khourchid-Mirzadé, et la très honorée nourrice des trois princes, la dame Mariam-Khâtoun, gouvernante du Harem sacré.



Là, en présence d'eux tous, il éleva les mains du souhait, en baissant les paupières de la réflexion, et dit et formula :

« Le premier désir de mon âme est d'exprimer un vœu. Et son dernier désir est de vous transmettre quelques mots, en messenger, avant de désertir les choses de l'Apparence et de me diriger vers les Stations Séraphiques.

« Car je viens de déchiffrer, en toute certitude, le Décret émis à mon endroit par les soins de l'Inconnaissable. Et mon âme a répondu : « J'écoute et j'obéis ».

« Je vous adjure donc d'écouter avec le silence de l'attention, les paroles dernières d'un pèlerin sur la Voie du Double-Jardin.

« Et fasse le Destin que le peu, durant toute une longue vie d'exil, que mon esprit a pu saisir aux choses scellées du Triple Cachet, se manifeste pour vous en clarté et sous une forme agréée ».



Et tous, unanimes, répondirent, avec la voix du respect et de l'amour :

« Tes paroles, ô notre maître et notre père, sont sur nos têtes et dans nos cœurs ».

* * *

Alors le Roi Gamilou Khân se souleva légèrement sur le tapis de l'adieu et dit :

« D'abord le vœu que souhaite mon cœur est ceci :

— « Aussitôt après que les laveurs des morts auront rendu les derniers soins à mon enveloppe, linceul de l'esprit, et que mes restes auront été livrés à notre nourrice la terre,

« Que le noyau de mon cœur, ma fille, toute douceur et toute pureté, la princesse Galié-Bégam, se tienne prête, sans délai ni retard, à accepter un mari digne d'elle par les mérites intérieurs.



« Qu'elle veuille bien, en mémoire de ma tendresse, accepter d'être accordée comme épouse au premier demandeur hautement méritant que présentera le Destin, après mes funérailles et mon départ pour les Climats du Loin. Car ce sera Lui, le *Marié Magique*.

« Et si le Destin, par occurrence, présentait, au même instant, plusieurs demandeurs également méritants, je laisse à ma royale et divine épouse, le soin de consulter le sort, en vue du *Marié Magique*.

« Et tel est le souhait de mon âme et tel est le vœu de mon cœur ».

Ici, le Roi Gamilou-Khân, assis sur le tapis de l'adieu, s'arrêta un instant de parler. Puis il dit :

« Quant à l'essentiel...



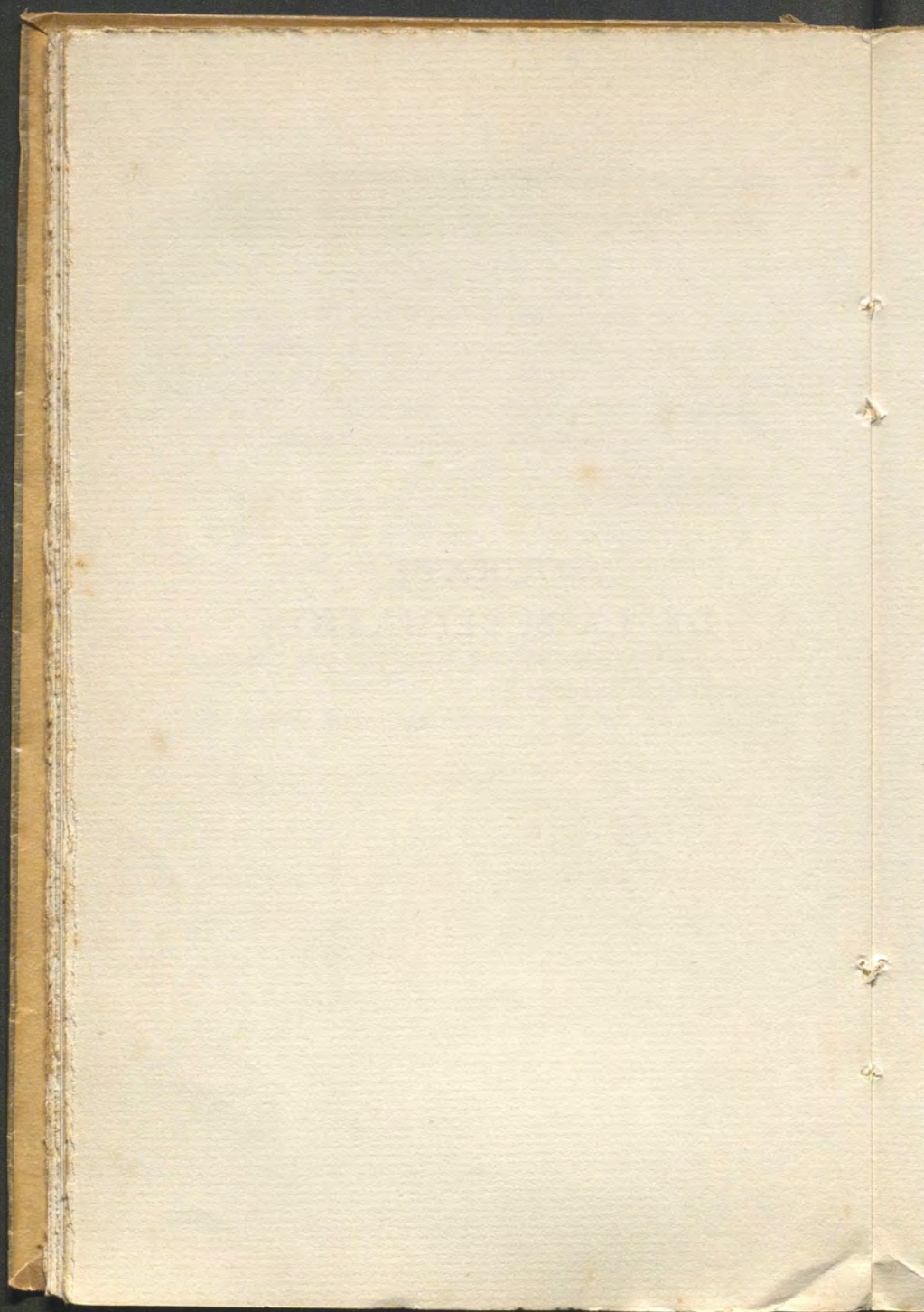
« Ce n'est certes pas de mon propre fonds que je le sortirai, et qu'il me sera donné de l'exprimer.

« Il m'a été soufflé par la Voix dont je ne suis que l'indigne messenger et transmetteur.

« Voici donc que de l'enclos de mes lèvres jaillira ce qui m'a été dicté par l'Esprit d'Équilibre planant en stabilité entre les Sphères.

« Et c'est, descendue par descente à votre intention et à l'intention des *Compagnons de l'Amour*, la *Sourate de la Sublimation* :

SOURATE
DE LA SUBLIMATION





SOURATE DE LA SUBLIMATION

« Et par l'âme assoiffée et par ses désirs,

« Et par le cœur humain et par ses courses sans
fin vers l'Amour, je le jure !

« O toi, l'Humain, ô l'altéré d'Idéal et d'Amour,

« Qui donc te renseignera sur l'Idéal ? Et
qu'est-ce qui te donnera un aperçu sur l'Amour ?

— « L'Idéal, *Sublimation de l'Idée*, pour que
l'Idée, par lui sublimée, devienne ainsi le seul
but de la Vie.



— « Mais cette Idée, connais-tu sa nature ?

— « Sa nature est de tendre vers les Hauteurs du Sentiment, le seul don qui soit pur de la pureté du merveilleux Oiseau d'Arabie.

— « Mais qu'est-ce qui te donnera idée du merveilleux Oiseau d'Arabie ?

— « L'or du cœur purifié par le feu du dedans, c'est Lui sur le bûcher. Purifié par la flamme, il est l'immortel Phénix d'Arabie.

Car il est le cœur qui meurt à lui-même pour renaître resplendissant comme le Phénix, et, comme lui, immortel.

— « En vérité, ô l'Humain, tu sais ainsi que, pour toi, désormais, tout ce qui n'est pas empreint de cet Idéal d'Or,

« Que toute science, tout progrès, même dans le bien-agir, et dont le but final n'est pas désinté-



ressement, bonté, élévation, pureté, harmonie, en un mot, *Amour*, ne saurait conduire qu'aux ruptures du Rythme et aux décombres.

« C'est pourquoi tu sais que le Sage de la vraie Sagesse est celui qui, dès la prime jeunesse, consacre sa ferveur à se découvrir lui-même, pour l'Amour.

« A découvrir en sa retraite profonde, au fond de sa poitrine, le Dieu caché qui l'habite, et qui est son *Rythme Personnel*, lequel est Amour.

« Car s'il parvient, par la myrrhe de la méditation, et par les yeux qui, fermés sur le dehors, ne sont ouverts que sur le Dedans, s'il parvient à découvrir en lui-même ce Rythme intime, il découvre aussitôt tout le Mystère, et les Lois Éternelles du Rythme Universel, auquel il est intégré de naissance et qui est Amour.

« C'est alors que, plongeur dans l'abîme de l'inexploré, il découvre le fond qui est Amour.



« C'est alors qu'il perçoit distinctement les pulsations de la Vie Universelle, dont il est enfin devenu la *consciente* parcelle, et qui est Amour.

« C'est alors qu'il entre de plein pied dans l'Empire de la *Paix Intérieure*, où respire l'Amour.

« Il atteint ainsi la seule paix véridique, celle qu'il a conclue avec lui-même, sous seing privé, en vue de l'Amour.

« Il a créé, sans coup férir, par son seul vouloir dans la recherche de la Vérité, la Paix que nulle guerre ne saurait troubler. Il a lutté contre lui-même. Il a triomphé de son seul ennemi — qui est Lui-même. Il a triomphé ainsi de la *Force Ennemie* qui l'habite. Et plus rien ne lui masque l'Amour.

« Par là, il est devenu Homme-Flambeau, souverain spirituel, Reflet du Divin, un Météore dans l'humanité. Il est un authentique *Fils de la Divine Amie*, de la *Sophia Eternelle*. Il est un Roi de la Vie. Il est Amour.



« Désormais toute parole qu'il prononce se réalise. S'il fait un appel, il a la réponse. S'il évoque un sauveur pour un pays, le sauveur surgit. S'il crie vers un dieu, le Dieu apparaît. S'il désire une femme d'élite digne de perpétuer la race, la femme d'élite se présente à l'instant. Il est Amour.

« Mais en toutes choses, en tous ses actes, il se garde d'être un Ange. Il ne tend qu'à être un humain. Il ne marche que dans le sentier de ce qui est humain. Il est Amour.

« Il a tout désappris pour n'apprendre et ne retenir que ce qui est la Rose. Et la Rose est Amour.

« La crainte et les alarmes de la mort sont abolies. Son âme ne connaît plus la frayeur de l'inconnu. Tout est clair. Il est dans la quiétude. Le Ciel est une tulipe bleue. Il est Amour.



« Il est lui-même le servant de l'Amour. Il est entièrement fait d'Amour. Rien ne le retient dans le monde sinon l'Amour.

« Il est un messenger de l'Amour qui donne sans rien demander. Il ne connaît pas la déception du Demandeur. Il est le Donneur. L'amour est son tempérament. Il est sa raison. Il fait plus qu'aimer : *il* comprend. Il est l'Amour.

« Quand il sourit, c'est qu'il est dans la peine, et s'il pleure c'est du bonheur d'Amour.

« Quand il est silencieux, personne n'est plus éloquent. Quand il vous regarde, son regard est un discours. Car il est Amour.

« Sa présence est une force. Son souffle, un dynamisme. Sa parole un acte réalisé. Il est Amour.

« Sa richesse est le renoncement et son indifférence un trésor d'Amour.



« Son expérience l'a fait nu. Sa nudité l'a mis à l'abri des voleurs. Imprenable parce que nu comme l'Amour.

« Toute sa science est issue d'une petite graine : la graine de l'Intuition qui est Amour.

« Sa sagesse est la conséquence de ses premières folies d'Amour. Et ses folies furent anéanties par les guerres qu'il a livrées à son pire ennemi : Lui-Même. Il est devenu le Pur Amour.

« Ni le Passé ni le Futur ne l'occupent. Il ne s'inquiète que du Présent pour l'amélioration de son être intime dans l'Amour.

« Il ne demande jamais de preuves pour la Vérité. Il sait que la Vérité c'est la Lumière, et que la Lumière, si elle se montre, n'a pas besoin de preuves. Ainsi va l'Amour.

« Mais il sent aussi que toute lumière et toute vérité qui se montrent à l'extérieur, ne sont pas



toujours Lumière et Vérité. Seules sont toujours Lumière et Vérité celles de l'Intérieur. Elles aboutissent à l'Amour.

« Son culte et son Adoration ne vont point vers le Soleil, car il n'est pas partisan du Soleil mais de la Lumière. Et cette Lumière est dans le Dedans. C'est l'Amour.

« Et telle est la Sourate de la Sublimation ».



* * *

— Et lorsqu'il eut ainsi révélé ces Versets, le Roi Gamilou-Khân tourna son visage dans la direction de l'Orient.

Puis il dit à ceux qui l'entouraient : « Il est l'heure pour moi d'aller vers la Lumière, afin de rentrer dans le Germe de l'Amour. »

Et il ajouta : « Que la Lumière soit en vous. Et qu'Elle écarte de vous tout ce qui doit être écarté, et vous éclaire et vous sauvegarde, dans le Sentier de l'Amour. »

Et son âme, Oiseau victorieux du Néant, quitta doucement son enveloppe planétaire, sous la forme ailée de l'Oiseau Amour.



* * *

Or, dès après les funérailles du Roi Gamilou-Khân et l'intronisation du Prince Azad-Khân, comme successeur, les choses furent, en toute précision, envisagées selon les recommandations dernières du défunt.

On fit annoncer par les crieurs et les hérauts, le désir exprimé par le Roi ; et tout le Palais se prépara à recevoir le premier Demandeur que devait envoyer le Destin, pour être l'époux de la miraculeuse princesse Galié Bégam.

Et toutes les pensées des habitants du Palais n'étaient tournées que vers l'être inconnu, dans la



destinée duquel devait être écrite cette Colombe d'Amour.

Et personne, en vérité, dans le Royaume de la Montagne-Turquoise, ni dans la Cour, ni dans les villes et les bourgs, ni dans les villages ou dans les tours, ne mettait en doute que l'envoyé du Destin ne dût être l'image même de la Séduction, le modèle de la Distinction, et le prince des Chevaliers de Beauté des Deux-Mers et des Continents.

Car l'on savait bien que jamais le défunt Roi Gamilou Khân n'avait été faillible comme annonciateur, comme magicien, comme voyant et comme prophète.

Et l'on savait aussi que jamais il ne proférerait une *Sourate* ou n'incantait un Verset qu'inspiré en véhémence par l'Esprit de Lumière, visible à ses yeux contre le proche horizon resplendissant.



* * *

Cependant le Grand Vizir, le vénérable Khourchid-Mirzadé — et c'était la première fois que cela lui arrivait — éprouvait du fait des paroles dernières du saint Roi, son maître, un scrupule, une térébrante inquiétude qui allait jusqu'à la consternation.

Et, comme il se sentait arrivé à l'extrême limite de l'anxiété, il se décida à aller exposer ses craintes et ses hésitations à la vieille nourrice Mariam-Khatoum, qui avait, autrefois, nourri de son bon lait, les trois Enfants du Roi.

Après les salams et les hommages dûs, il lui dit :

« O notre tante bénie, j'arrive vers toi ému à la limite de l'émotion, gorge serrée et genoux tremblants.



« Mais toi, je t'en prie, quelle est ta pensée intime sur l'événement que nous attendons ?

« Tu peux t'exprimer en tranquillité, car tu sais que nul ne peut trouver la clef des secrets confiés à ma poitrine ».

Mais la vieille nourrice, en toute sérénité, et sans le moindre signe d'émotion, répondit :

« Qu'est-ce à dire, ô homme, qu'est-ce à dire ? La bénédiction, ô Vizir, la bénédiction !

« Et sur quoi peux-tu baser ton inquiétude ? Oublies-tu que notre divin Maître ne prenait ses décisions les plus graves qu'en s'appuyant sur ce que ne savent pas les pauvres aveugles de ton espèce ?

« Ignorest-tu qu'il ne s'appuyait, dans ces circonstances, que sur ce qui semble, à ton esprit borné, appartenir au domaine du chimérique et de l'irréalisable ?



« Par l'Etoile de l'Aube, je le jure, ô Vizir, il n'arrivera que du bien. Et le doute ici est pire que la faiblesse, car il est une félonie du cœur. En paix, sois en paix, ô homme ».

Mais le Vizir dit :

« Oui certes, ô notre Dame, oui certes, je m'humilie à tes pieds bénis. Toutefois je ne sais pas, mais je crois que cette hâte pour le mariage dans l'occulte est, pour le moins, quelque chose de prématuré.

« Quant à moi, je suis ton esclave, ô notre mère. Mais à cause de tout l'inconnu qui menace notre jeune maîtresse, la jeune Princesse Galié-Bégam, je n'ai pas fermé un œil durant ces deux longues nuits.

« Et une plaie vive est maintenant dans les lobes de mon foie, et je me réfugie dans le sein du Consolateur ».



La nourrice répondit :

« N'agite plus ta langue, ô Vizir, et hâte-toi de t'en retourner, avec visage rasséréné et face de bon augure, vers ceux qui règlent leur conduite sur la tienne, et secrètent leurs pensées sur tes pensées.

« Car voici que j'entends l'appel de la Princesse Galié-Bégam. Et voici son battement de paumes. En paix, ô Vizir, retourne en paix ».

* * *

Lorsque la nourrice Mariam-Khatoun fut arrivée auprès de Galié-Bégam, elle vit accourir, dans l'appartement, le prince cadet Yazid-Khân, qui leur dit à toutes deux :

« Notre Mère, la Reine nous convoque en toute hâte, dans la Salle du Trône, où se trouve déjà mon frère le nouveau Roi.



« Pour ma part, je présume que le premier Demandeur a dû déjà se faire annoncer au sélamlik du Palais.

« Et je viens ici en faisant diligence, pour vous accompagner toutes deux en bas, et voir avec vous quelle va bien être l'affaire ».

Et la Princesse Galié-Bégam et sa nourrice, qui n'attendaient qu'un signe, se levèrent à l'heure et à l'instant.

Et, précédées du Prince Yazid-Khân, elles firent leur entrée dans la Salle du Trône, où elles s'assirent à leur rang, derrière le Grand Rideau du Harem.

Alors la Reine-Mère, la divine Gamilé-Bégam, après les salams du protocole et les souhaits de bienvenue, parla de derrière le Grand Rideau de soie, où elle se tenait avec, à ses côtés, la Princesse Galié-Bégam et les Dames d'Honneur. Et ces paroles sortirent de l'enclos sacré de ses lèvres :



« Sachez, ô amis et féaux de vos rois, que, cette nuit, durant le demi-sommeil de mon corps défaillant, le Roi Gamilou-Khân, mon saint époux, s'est présenté devant les yeux de mon esprit.

« Distinctement je l'ai entendu me parler. En toute clarté de langage il s'est exprimé, me disant :

« O mère honorée de nos enfants ! Ce n'est point un seul Demandeur qui se présentera en premier, pour la main de Galié-Bégam, notre fille.

« Car la demande sera faite, au même moment, par trois Demandeurs à la fois, qui arriveront ensemble entre tes mains, sans s'être connus ni donné le mot. C'est ainsi, qu'en dernier appel, l'a décidé le Destin. Et ses arrêts sont du domaine du Mystère.

« Et ils se ressembleront, ces Trois Demandeurs, par les traits et par le langage, comme le frère ressemble à son frère.



« Et tout en eux, dans leur maintien, dans leur tenue, dans leurs manières, dans l'expression de leur visage, tout prouvera leur noblesse d'origine et leur noblesse d'âme.

« Or, moi, je m'inquiète, dans l'Au-Delà, de savoir comment tu t'arrangeras pour les départager et choisir avec équité le plus méritant, celui qu'aura déjà élu le Destin. Car celui-là, en vérité, sera l'Attendu. C'est lui, et lui seul, le *Marié Magique*.

« C'est pourquoi, je pense...

— « Mais à ce moment précis, la Vision s'effaça ; car, ô amis et féaux de vos rois, à la minute où l'Ombre du défunt Roi Gamilou-Khân allait achever son discours, mon fils, le Roi Azad-Khân arriva en hâte dans mon appartement. Et son entrée me réveilla brusquement.

« Et il me dit : « O ma mère bénie, on m'annonce à l'instant la venue, devant la porte du Palais,



non point d'un Demandeur, mais de Trois Demandeurs à la fois.

« Et cette nouvelle est faite pour nous jeter tous dans l'embarras. Et ma perplexité est maintenant une grande perplexité ».

— « Or moi, qui venais de voir et d'entendre ce que j'avais vu et entendu, du fait de la Vision, je répondis :

« O mon fils et mon roi, il n'y a pas d'inconvénient. Il s'agit, toutefois, de trouver, en perspicacité, le remède à la situation. »

— « Et je lui racontai la Vision que je venais de voir, et l'Annonce que, distinctement, je venais d'entendre. Mais il n'y a point d'utilité à les répéter ».

— « Et moi, ô vous tous qui m'écoutez, je vous dirai, en son temps et en son heure, ce qu'une



intuition, issue de l'influence bienfaisante de la Vision, aura suggéré à mon esprit.

« Mais auparavant, il importe que l'on introduise en notre présence les Trois Demandeurs en question, afin que nous puissions, en premier lieu, nous rendre compte de leur aspect et de leurs qualités apparentes.

« Quant à leurs qualités du Dedans, seule leur intonation est capable de nous les révéler ».

— Et lorsqu'elle eut ainsi parlé, la Reine Gamilé-Bégam posa sur ses lèvres le Cachet du Silence.

Alors le jeune Roi Azad-Khân se tourna vers les Chambellans, et leur dit :

« Faites entrer les Trois ».



* * *

Et lorsque les Trois Demandeurs eurent été introduits, il y eut, dans l'assemblée, un saisissement.

Car, en vérité, non seulement les trois se ressemblaient comme le frère ressemble à son frère ;

Mais, ainsi que l'avait prédit le défunt roi, dans l'Annonce nocturne à la Reine, tout, dans leur tenue, dans leur maintien, dans leurs manières, dans l'expression de leur visage, tout prouvait leur noblesse d'origine et leur noblesse d'âme.

Et, quand ils eurent, l'un après l'autre, salué le Roi, leur voix avait été tellement du même timbre, et tellement au même diapason, que l'on crut avoir, trois fois de suite, entendu une seule et même voix répéter les formules de salutation.

C'est pourquoi, à cette minute, l'émotion de l'assemblée fut à ses limites extrêmes.



Et l'on eut la certitude que tout ce qui se manifestait ainsi aux yeux et à l'ouïe était, indubitablement, du Domaine du Prodiges et de la Magie.

Mais, à ce moment, la voix de la Reine Gamilé-Bégam s'éleva de derrière le Grand Rideau. Elle disait :

« O Demandeurs de nous inconnus, sur vous la bienvenue, la bienvenue !

« Que chacun de vous Trois nous dise son nom, sa qualité, et le nom de son pays, sans omettre de nous montrer ce qu'il tient dans sa paume comme dot de la Princesse Galié-Bégam ».

Alors l'un des Trois s'avança d'un pas et s'exprima, disant :

« Mon nom est Djéhan-Aâlem, et je suis né fils de Roi dans le pays de Samarcande.



« Mais le Destin se retourna contre moi, dès mon enfance, et m'a fait perdre les privilèges que possédait ma Dextre dès ma naissance.

« C'est pourquoi, j'ai résolu, après cette perte sans recours, de me consacrer à l'étude des choses impérissables. Et il me fut accordé de me vouer à la Science des Écritures Anciennes et des Vestiges du Passé. Et je suis devenu, ainsi que mon habit vous en est la preuve, Derviche-Kalendari parmi les Derviches du Sentier.

« Quant à ce qui est de la paume de ma main, elle ne tient, en vérité, rien d'autre, qu'un peu de la poussière du Savoir du Seul Savant.

« Et je n'ai plus rien à ajouter, car le Sage a dit :

*« Si le mot que tu vas prononcer
N'est pas plus beau que le Silence,
« Ne le dis pas. »*



Et lorsqu'il eut ainsi parlé, le jeune Derviche Kalendari s'inclina devant le Roi, puis devant le Rideau, et se retira à reculons, derrière ses deux compagnons.

Alors le Second Demandeur s'avança et dit :

— Mon nom est Djéhan-Bâne, et mon père était roi du pays de Khôten, en Kaschgarie.

« Mais la révolution des temps précipita mon père du Trône de ses ancêtres et fit de moi un « meskine » entre les « meskines » du Sentier.

« Lors, vivant avec les pauvres et les meskines, je me consacrai à étudier les Traditions du petit peuple et les Récits que l'on raconte au petit peuple pour lui faire oublier sa misère.

« Et j'ai pris, dès ma jeunesse, l'habit dont vous me voyez revêtu, et le bonnet dont je suis coiffé, et qui est celui des Derviches-Djélaliens.



« Quant à ce qui est de la paume de ma main, elle ne contient, en vérité, rien d'autre de précieux en dehors de quelques sentences dont j'essaie humblement de faire mon profit, et dont celle-ci de Mawlana Djélaledine :

— « *Jusqu'à ton souffle dernier
Travaille à t'améliorer.* »

— Et, lorsqu'il eut ainsi parlé, le jeune Derviche-Djélalien s'inclina devant le Roi Azad-Khân, puis devant le Grand Rideau, et se retira à reculons derrière ses deux compagnons.

Alors le Troisième Demandeur s'avança d'un pas timide et, après s'être incliné devant le Rideau, dit avec modestie :

« Mon nom est Djéhan-Woudoud, et mes Sept Ancêtres, tous fils de Rois, régnèrent sur le Trône du Caucase.



« Et, tout comme les Deux Derviches que vous venez d'entendre, il fut écrit dans ma destinée que le trône de mes pères ne devait pas m'échoir.

« Mais, moi, je quittai volontairement mon trône, mon pays, ma race et ma demeure, ainsi que toutes mes richesses et mes trésors, uniquement pour obéir à mon Rythme Intérieur.

« Car ce Rythme, nuit et jour, répétait à mon oreille un seul Mot, un seul, toujours le même, celui qui, dans les Temps Premiers, existait avant la Parole Créatrice, le Mot de lumière et de feu : *Amour*.

« Et je compris ainsi, dès ma prime jeunesse, que seul l'Amour que, dans notre langue, nous nommons *Woudoud*, est une Ligne de Vie.

« Et c'est pourquoi je changeai mon nom dynastique, qui était Djéhan-Schah, en ce nom soufique : Djéhan-Woudoud.



« Et je ne suis plus qu'un esclave d'Amour,
entre les Martyrs éblouis de l'Amour.

« Quant à ce qui est de la paume de ma main,
elle ne contient en vérité, qu'un signe. Et c'est
le Signe de l'Or Pur, que je cherche, la divine
Essence de l'Amour.

« Car tout mon savoir se réduit à connaître
un peu, non point des choses de l'Amour, mais de
l'Essence de l'Amour.

« Et telle est ma situation, et telle est la modeste
dotation de l'Esclave d'Amour que je suis devenu,
et tel est mon Tout. »

Et lorsqu'il eut ainsi parlé le Troisième Ado-
lescent, qui était l'Esclave-d'Amour Djéhan-Wou-
doud, s'inclina devant le Roi Azad-Khân, puis
devant le Rideau-Paravent, qui cachait aux regards
étrangers la Reine Gamilé-Bégam et sa fille, la
princesse adolescente Galié-Bégam et toutes les
dames invitées.



Après quoi il se retira à reculons, à côté de ses deux compagnons.

Et ils se tinrent tous trois dans l'attitude du respect et de l'attente. Et leurs paupières étaient baissées dans le pli de la modestie.

* * *

Or, après un silence de quelques instants, la voix, à nouveau, s'éleva derrière le Grand Rideau. Et la Reine Gamilé-Bégam disait :

« Par le Maître des Richesses et des Dotations, je le jure !

« Voici que le Destin nous amène par la main des Prétendants Privilégiés entre tous les Fils de Rois.

« Béni soit le Destin qui nous met dans la meilleure voie.



« O vous, les Trois Favoris du Sort, hâtez-vous de vous asseoir, mais chacun à son tour, sur le Coussin de la Parole.

« Et que chacun de vous Trois nous enrichisse l'entendement d'un récit de son particulier savoir et de son intime domaine.

« Car la Princesse Galié-Bégam sera écrite dans la Destinée de celui, de vous trois, qui aura, par le Signe de l'Unanimité, conquis l'Auditoire unanime ».

Alors le Premier Demandeur, le jeune Derviche-Kalendari, qui s'appelait Djéhan-Aâlem, et qui était versé dans la Science des Écritures-Anciennes et les Vestiges du Passé, quitta le rang, et vint s'asseoir, comme on l'y invitait, sur le Coussin de la Parole.

Et, il raconta, comme suit, *l'Histoire de la Reine du Nil* :



[Faint, illegible text block, likely bleed-through from the reverse side of the page.]

[Faint, illegible text block, likely bleed-through from the reverse side of the page.]

HISTOIRE DE LA REINE
DU NIL



HISTOIRE DE LA REINE DU NIL

*(Racontée par le jeune fils-de-roi
Djéhan-Aâlem, derviche Kalendari.)*

Il est inscrit dans les Annales et les Chroniques
— mais où est l'humain qui peut en certitude diffé-
rencier la réalité d'avec la chimère ? —

Qu'il existe, au cœur du site le plus illustre
de la planète, en la contrée de Misraïm,

Un Monument, merveille entre les merveilles
de la terre en large et en long. Et cela est vrai



en toute vérité. Car j'ai pu m'en rendre compte moi-même avec mes yeux de derviche pérégrinateur.

Les Gens-des-Sables l'appellent aujourd'hui *Al-Haram* ou le Très-Vieux ; les anciens habitants de la Vallée le dénommaient « Splendeur de l'Horizon », et avaient dédié les quatre arêtes tranchantes de ses angles à leurs Quatre Dieux Cardinaux ; et ceux des Iles de la Très-Verte le désignaient par le vocable ionien « Pyramis ».

Or, c'est au pied de ce monument insigne que s'est autrefois déroulée l'aventure la plus singulière, en vérité, qui nous ait été transmise soit par les récits des narrateurs ou le calam des scribes, soit par le ciseau des graveurs ou le pinceau des enlumineurs.

Du reste, il n'en pouvait être autrement, à cause des circonstances exceptionnelles au milieu desquelles s'était produite cette aventure.



Car, depuis déjà des millénaires, c'était, sur cette même place sublime des époques englouties dans l'Abîme du Temps, sur cette même place riche d'âmes et très-redoutée, tout imprégnée des fluides des incantations et de l'encens des prières, que planait l'Épervier Solaire, Ombre du Dieu Grand, Celui au nom duquel l'âme pure pouvait dire, devant ses Juges :

« J'arrive en Épervier, et je sors en Phénix. »

Or, à l'époque où j'étais dans ce pays, voici que dans le sol, sables et roches du plateau de Guizéh, orientation du Levant, en partant du milieu de la base du formidable Monument, quelques carriers, qui travaillaient à extraire des blocs pour une habitation voisine, avaient fortuitement mis à jour une vaste excavation rectangulaire de plus de deux cents pieds, en profondeur verticale.



Et l'on ne tarda pas à s'apercevoir qu'au fond de ce puits gigantesque s'ouvrait une petite Salle Funéraire, taillée à même le calcaire dur, de dix-neuf pieds de longueur sur onze de largeur et sept pieds seulement de hauteur.

D'après les calculs des experts, le tout avait été creusé, depuis plus de cinq mille années, pour servir d'asile sacré et de « Demeure d'Éternité » à la *Momie* d'une sultane Pharaonne, fille, épouse et mère de sultans Pharaons.

Mais, jusqu'au coup de pioche de hasard qui avait suscité cette découverte, l'entrée de l'excavation avait été parfaitement masquée par les architectes d'il y a cinq mille années, si bien que les carriers en question avaient trouvé absolument intacte et inviolée la tombe pharaonique cinq fois millénaire.



* * *

Or, sur une Stèle qui, elle aussi, s'était conservée absolument indemne, et qui était là debout contre l'une des parois de la chambre funéraire, on réussit à déchiffrer, grâce à un vieux Cophte, descendant des anciens habitants de la Vallée, les noms, titulature et protocole de la Pharaonne, propriétaire de cette Tombe des Sables :

« *La Royale Épouse du Seigneur de la Double-Couronne du Nord et du Sud, nourrisson de la Vérité,*

« *La mère trois fois sainte du Roi savant-en-toutes-choses, Khoufou — vie, santé, force —*

« *Le fille du Dieu Fécondateur des flancs de sa mère dans les parfums,*



« *La Reine dont le nom d'éternité s'épèle :*

EN-ELLE-LE-DIEU-SE-REPOSE

— « *Pour les Millions d'Années* » —

Par cette découverte inattendue, on venait donc de mettre au jour un tombeau royal, caché dans les ténèbres de l'hypogée souterrain. Et c'était précisément celui de la Fondatrice de la plus illustre des Dynasties Pharaoniques, la Dynastie Quatrième de nom, qui avait bâti ces *Ahram*, dont les ouvriers étaient tous, sans doute, de la race des Géants et des Djinn.

Or cette Reine très-ancienne, au nom charmant : *En-elle-le-Dieu-se-repose*, n'était rien moins que la propre mère du fameux Pharaon Khoufou, le Constructeur du Monument le plus émerveillant de la planète.



Et cette Reine avait été, de son vivant, un être surhumain, divinisée et adorée comme Sainte par tous les habitants de la Vallée.

C'était à elle, précisément, que la Dynastie Quatrième avait dû de régner sur le pays de Misr, sur le pays de Kousch, sur l'Ifrikia et ses profondeurs, et sur les Iles-de-la-Grande-Verte.

C'était à elle que la Dynastie avait dû de voir se perpétuer le sang solaire des Dieux, dont Pharaon était le descendant sans lacune de généalogie, depuis les temps immémoriaux d'avant l'écriture et d'avant les Annales.

Car elle était la seule héritière de la précédente Dynastie, et la maîtresse du Trône du Nord et du Trône du Sud, à défaut d'enfants mâles royaux.



Et elle avait ainsi transmis à l'époux de son choix — un illustre guerrier parmi les plus illustres — les droits divins qui l'avaient intronisé et rendu, à son tour, Maître de la *Sublime Demeure du Double de Phtah*, c'est-à-dire le Pays de Misr.

* * *

Or la découverte inouïe de cette tombe mettait le cœur des habitants du Pays de Misr dans une très grande révolution, et agitait leurs esprits à l'extrême limite de l'agitation.

D'abord, le contenu de l'hypogée était un merveilleux trésor que seuls des êtres surnaturels auraient pu réaliser.

Entre autres détails, le Sarcophage était du plus pur albâtre transparent, et se trouvait, par miracle, dans le même état de conservation et d'intégrité qu'au Jour des Funérailles, il y a cinq mille années.



Il était là, ce Sarcophage magnifique, avec ses cachets intacts en argile sigillaire, apposés autrefois par le Chef de la Nécropole du Pharaon Khoufou.

Il était là, avec son grand Baldaquin d'or, avec le lit d'ivoire de la Reine et sa chaise-à-porteurs en ébène, au milieu des riches offrandes, des coupes d'or, des bassins et aiguères pour que la Momie-Magique puisse se laver les mains après les Repas Magiques et invisibles, de la demeure souterraine d'éternité.

Il était là au milieu des flacons pleins de parfums, des pots à onguents, dont quelques-uns contenaient des essences restées onctueuses et odorantes bien que vieilles de cinq milles années, et des coffrets contenant tous les aromates d'Arabie.

Il était là au milieu de toutes les merveilleuses séries de cadeaux offerts en ex-votos au « Double »



de la Reine, c'est-à-dire à son Génie Familier, à son Compagnon fidèle et invisible dans l'Hypogée.

Et c'étaient des jarres de bière, des oies confites, des galettes triangulaires, des gâteaux et des petits fours, des œufs soigneusement vernissés pour se conserver frais, et diverses victuailles, et tous les fruits et primeurs, produits de la fertile Vallée et des autres États de l'Empire.

Mais une chose surtout ravissait les visiteurs, entre tous les objets trouvés dans le trousseau de la Reine Ancienne : deux jeux complets de dix bracelets de cheville, en or, chaque bracelet graduellement placé à son rang de grandeur, selon le galbe de la jambe de la divine Reine En-Elle-le-Dieu-se-repose.

Ils étaient au nombre de quarante-sept, ces bracelets d'or, et tous ciselés de libellules en lapis-lazuli, en malachite et en cornaline.



* * *

Cependant ce n'était point toutes ces merveilles et ces richesses amoncelées dans l'hypogée qui révolutionnaient l'esprit des visiteurs.

Ce qui constituait pour le public l'attrait essentiel de la découverte de ce tombeau inviolé, c'était uniquement le mystère inouï et le problème, angoissant et jusque-là insoluble, qui, dès l'ouverture du puits, entouraient le vierge tombeau de cinq mille années.

Car le Mystère, cette fois, avait élu pour habitat le seul Monument du vieil empire de Mîsr qui fût parvenu authentiquement inviolé jusqu'à la date récente de cette découverte, sans que les détrousseurs professionnels des cimetières et les voleurs des nécropoles de l'antiquité en eussent seulement soupçonné l'existence.



Et l'unique préoccupation qui, maintenant, tenait sous son emprise l'esprit des visiteurs, et jetait l'émoi dans toute la population de la Vallée, c'était l'impossibilité de savoir au juste ou même de deviner si, oui ou non, il allait y avoir des victimes, morts et éclopés, parmi les personnages officiels et les savants qui avaient été désignés par le Sultan du Nil pour exécuter le travail de classement des objets et prendre l'initiative de l'ouverture du Sarcophage.

Ce travail, certes, on le savait dangereux, sacrilège et attentatoire à la majesté de l'ancienne Reine défunte depuis des millénaires, qui reposait là, en paix, dans la Demeure d'Éternité qu'elle s'était choisie.

On jugeait donc que ce serait absolument équitable qu'il y eût des sacrifiés à la colère redoutable du « Double » de la Reine morte en odeur de sainteté.



Et l'on souhaitait que ce « Double » fût encore, comme au temps de ses jeunes années, lors des funérailles de la Reine, doué de son formidable coefficient de réaction, de son dynamisme insurmontable et de ses fluides destructeurs.

Et l'on s'étonnait, et l'on s'indignait même de ne rien voir encore survenir de ces catastrophes et de ces exécutions sommaires par le « Double », ardemment souhaitées, dans le peuple, depuis tant de jours et de jours que les préparatifs étaient en train pour le descellement et l'enlèvement du couvercle du Sarcophage.

Pourquoi se demandait-on, oui pourquoi des drames, exécutions punitives quotidiennes par le « Double », ne foisonnaient-ils pas ici, dans l'asile dernier, qui aurait dû rester respecté et inviolable, de cette grande Reine authentiquement orthodoxe et traditionnelle ?



Et pourtant, le Double, pour ce fait, n'était-il pas indubitablement doué de toute son énergie dynamique de défenseur éternel ?...

*
* * *

Or, au moment de cette découverte, comme, en simple Derviche-Kalendari de l'errance dans le Sentier, je voyageais à travers la Vallée pour mon instruction dans la science des Vestiges du Passé, j'étais, partout où j'errais ainsi à la recherche de quelque document, harcelé de demandes par les passants, au sujet de ce qu'ils attendaient en fait de calamités.

Par exemple on me disait :

« O Derviche, toi qui n'ignores rien des choses de l'ancien temps, pourquoi ne veux-tu pas nous répondre ? Et pourquoi gardes-tu ainsi un silence décevant ?



« Dis-nous, ô Derviche, comment il se fait que le « Double » de la Reine *En-Elle-le-Dieu-se-repose* ne réagisse pas avec violence contre les profanateurs et surtout contre le Gouverneur et le Sultan, qui ont donné l'ordre d'ouvrir le Sarcophage ?

« N'y a-t-il donc plus, ô Derviche, comme cela est de notoriété, à l'intérieur de ce Sarcophage d'albâtre, dont l'intégrité n'a jamais été mise en doute par aucun des savants qui l'ont examiné de près, une Force, de nous inconnue, concentrée et déposée autour de la Momie par les gens d'autrefois, par les fils de la vieille civilisation engloutie, Force capable, sans coup férir, de foudroyer les intrus et les profanateurs, y compris le Gouverneur et le Sultan ? »

Et, moi, je faisais de mon mieux pour calmer les excités et les plus exaltés.



Je leur disais : « O gens de bien, patientez, et ne vous laissez pas porter aux souhaits dont pourraient sortir des calamités.

Oui, patientez encore un peu. Car, pour ma part, je suis persuadé, que, bientôt, lors de l'enlèvement du couvercle du Sarcophage, *il se produira un fait, je ne dis pas désastreux, ce que je ne souhaite pas, mais certainement stupéfiant.*

« Aujourd'hui, ô mes amis, il m'est difficile de vous donner une plus grande précision sur ce qui va arriver.

« Je dois, tout de même, vous avouer que je suis, à cette heure, assez perplexe.

Car, après avoir observé, avec l'œil de l'attention, le mobilier de la Reine, j'ai remarqué *certaines particularités*, dans l'agencement des objets funéraires et dans l'appareillage général de l'hypogée,



particularités qui m'ont paru, à première vue, assez singulières, et je dirai même, insolites.

Ainsi, par exemple, le *Baldaquin*. Vous savez certainement, bien mieux que moi, qui ne suis que le plus ignorant des Derviches du Turkestan, que ce Baldaquin aurait dû, régulièrement, être trouvé *déployé au-dessus du Sarcophage*, n'est-ce pas ? Or, chose étrange, il a été trouvé, par les premiers visiteurs, soigneusement *démonté*.

« Et même, il y a plus. Ce Baldaquin reposait, *empaqueté*, moitié sur le Sarcophage et moitié à même le sol.

« Le motif, quel peut-il être ?

« Je pense que c'est simplement ceci : la salle n'avait pas été trouvée assez vaste par les Maîtres de Cérémonies des Funérailles, pour la mise en place et le déploiement de l'immense Baldaquin.



« Oui, mais alors nous arrivons à nous demander : les architectes du Pharaon, qui ont creusé l'hypogée, et les ensembliers de l'époque, se seraient-ils grossièrement trompés dans leurs plans et leurs épures pour construire ainsi un hypogée incapable de contenir le mobilier funéraire, trop important pour cette exiguité ?

« Eh bien, pour ma part, moi, modeste Derviche étranger à ce pays de haute science et de grands génies constructeurs, je n'aurai pas la présomption de le croire.

« Car les artistes du pays des Pharaons étaient gens de précision et techniciens incomparables. Et je me refuse, jusqu'à preuve du contraire, à penser qu'ils se soient si grossièrement trompés dans leurs mesures.

« Mais ce n'est pas tout.



« Il est un autre point qui me donne également à réfléchir :

« C'est précisément l'exiguité de l'intérieur de cette tombe d'une grande Reine.

« Comparez-la, s'il vous plaît, cette tombe, à l'immensité du monument funéraire du Roi Khoufou, propre fils de notre Reine « En-Elle-le-Dieu-se-repose ».

« Et, d'autre part, vous connaissez la tendresse et le respect que le Roi Khoufou avait pour cette mère à qui il était redevable et de la royauté et de la transmission du Fluide de Vie et de Toute-Puissance.

« Et vous n'aurez pas de peine ainsi à comprendre l'impossibilité pour notre esprit à admettre une erreur ou une négligence dans le choix d'une si mesquine chambre funéraire, à l'égard de la Sainte,



fondatrice et protectrice de la Dynastie, et la Plus-Grande-Dame de l'Empire.

« Donc, ô gens de bien, patientez encore un tantinet, je vous en prie.

« Et veuillez bien retenir ceci que je veux, en toute modestie de derviche, vous révéler dans un esprit de bonne Harmonistique :

« Je vous affirme, d'ores et déjà, que sitôt le couvercle du Sarcophage séparé de sa cuve,

— Et si les respectables croyances de la Vallée, croyances qui ont duré six à sept mille ans environ, doivent, de nos jours, se réaliser en toute vérité, selon ce qu'en attendaient leurs anciens croyants, lesquels, vous ne l'ignorez pas, n'étaient pas plus extravagants que nous, et auraient même pu nous donner des leçons de haute Logique —



« Eh bien, dis-je, je vous l'affirme : *il y aura de la « casse »*.

* * *

Toutefois, j'ajoutai :

« Pour qu'il y ait vraiment de la « casse » qui satisfasse votre attente du châtiment espéré à l'encontre des violateurs de la tombe,

« Faut-il que, lors des anciennes funérailles de la Reine « En-Elle-le-Dieu-se-repose », les cérémonies prescrites par le Rituel aient été rigoureusement accomplies, selon les règles sévères et les canons établis depuis les Dynasties Divines d'avant les Annales.

Car vous savez bien que chaque geste sacré de l'Officiant est doué d'une vertu qui lui est strictement propre,



« Que chaque ton des mélopées liturgiques possède une portée personnelle spécialement efficace ;

« Qu'en outre, il faut que l'Officiant ait été de qualité et doué d'âme pure, de cœur pur, de mains pures ;

« Que cet Officiant n'ait oublié, ou volontairement omis, aucune des principales ou même secondaires Formules sacramentelles ;

« Qu'il ait évité toute gaucherie dans le moindre des gestes rituels ;

« Qu'il ait surtout, surtout ! été un Officiant « juste de voix », en psalmodiant les Versets du très-saint-Bréviaire que l'on nommait : *Bréviaire pour l'ouverture de la Bouche de la Momie*.

« Et faut-il enfin qu'il n'ait pas émis la moindre note douteuse dans les timbres, les rythmes, les séquences et les harmonies,



« Autrement dit, qu'il n'ait pas laissé, de sa gorge, échapper ce que vous appelez aujourd'hui, dans le langage courant, un « couac ».

« Dans ces conditions, ô gens de bien, qui m'honorez de votre attention, vous pouvez avoir l'assurance, si tout s'est passé comme je viens de le définir, vous aurez la satisfaction d'assister au traitement punitif que vous espérez contre les profanateurs.

« Car il y a des chances pour que la Momie de la Reine, malgré les millénaires déjà écoulés, soit encore douée de toute sa puissance de moyens, et de tout son Potentiel.

« Et elle réagira, n'en doutez pas, avec violence et rudesse,

« Soit par ses propres fluides, soit par l'intermédiaire de son « Double », lequel est l'Ombre



Consciente, le Chevalier Servant et le gardien féal
de la Momie Magique.

« Soit, enfin, par d'autres procédés qu'il serait
ou fastidieux de vous expliquer ou, surtout, qu'il
ne m'est pas loisible de vous dévoiler.

« Mais, mais ... Je vous répète, ô gens de bien,
qu'il y aura, en tout cas, à l'ouverture du Sarco-
phage de la Reine, même à défaut de retentissante
« casse », une non moins retentissante *stupéfaction* ».

Et, lorsque j'eus ainsi fini de m'exprimer, selon
les données de la Science des anciens habitants
de la Vallée, et en me mettant dans l'état d'esprit
des croyants de l'époque,

Et après avoir proféré cette sorte de vaticination
qui, si elle ne se réalisait pas, pouvait m'exposer
à être enfermé dans un sac et jeté au courant du
fleuve de la Vallée,



Je réussis à m'échapper aux ovations de la foule, et m'en allai m'étendre à l'ombre du Colosse de pierre qui barrait l'horizon de sa masse formidable et dorée.

* *

Lorsqu'au bout de quelques jours, dans l'atmosphère souterraine de la Tombe, étouffante de chaleur et d'émanations, on parvint enfin à soulever sans encombre ni dégâts, en l'espace exigü, le couvercle de l'immense Sarcophage, couvercle jusque-là scellé à sa cuve avec les sceaux officiels du Chef de la Nécropole Royale de l'époque,

La « casse » que j'avais conditionnellement annoncée, comme l'un des deux éléments susceptibles de se manifester, ne se produisit pas.

« Mais, par contre, l'autre élément que j'avais également donné comme probable, la *Stupéfaction*,



se manifesta, et inimaginable, chez les assistants et surtout chez les fouilleurs eux-mêmes. Et elle ne fit, de minute en minute, que croître et monter jusqu'aux extrêmes limites de la rumeur et de l'émoi.

On espérait, an effet, avant tout, se trouver, dès l'enlèvement du couvercle, en face d'un triple cercueil enfermé dans le Sarcophage d'albâtre, cercueil d'ordinaire formé de trois bières s'encastrent l'une dans l'autre, selon le protocole des maîtres de la Vallée.

Au moins, la dernière de ces bières, devait être entièrement en or pur incrusté d'émaux précieux et de pierreries, avec les noms et la titulature de la personnalité propriétaire de la Tombe.

Or, que trouva-t-on dans le Sarcophage ?

Au lieu du magnifique triple cercueil, qu'à bon droit on espérait trouver là-dedans, que trouva-t-on,



je vous le demande, ô mes Maîtres et mes Maîtresses ?

On ne rencontra, devant le regard ardent, que le vide et l'absolu néant, la vacuité sonore.

On était littéralement atterré.

Stupeur sur déception, sur amertume, sur stupéfaction.

Certes, on aurait pu s'attendre à tout, mais vraiment pas à cela.

Le grand Sarcophage, bien que strictement cacheté et inviolé, sans la moindre trace d'effraction, sans le moindre indice d'une tentative ancienne ou récente de dol, ou même de criminelle sorcellerie,



Le grand Sarcophage était non seulement dépourvu de ses trois cercueils, mais, ce qui était effroyable, ce qui jetait dans le désespoir les pieux descendants des anciens sujets des Pharaons, c'est qu'il était *privé de sa Momie*, de la Relique auguste de la Reine « En-Elle-le-Dieu-se-repose ».

La superbe Cuve d'albâtre était, chose plus étrange encore, indemne de toute trace de corps enseveli là, de toute matière étrangère, résine, aromate ou résidu d'embaumement.

Son intérieur était aussi neuf et transparent, au bout de ces cinq mille années, que s'il venait d'être purifié rituellement à l'eau lustrale et à l'essence *tahonou* par les mains de l'Officiant et des Prophètes des Collèges Sacerdotaux.

* * *

Donc, réfléchissons.



Si l'on veut simplement considérer, dans cette aventure dont le mystère ne semblait pas devoir être descellé de sitôt, et semblait plutôt un insoluble problème,

Si l'on veut considérer d'abord le côté le plus négligeable, à savoir le rôle infime que mon intervention aurait pu jouer dans cette affaire, auprès des gens du peuple,

Si l'on veut se rappeler que j'avais dit très nettement : « *A défaut de « casse », il y aura de la stupéfaction* »,

Je pouvais, si je n'étais pas un humble Derviche, un pauvre Kalendari du Sentier, me considérer comme ayant atteint le but et parlé à bon escient, puisque j'avais mathématiquement prévu le résultat, ou plutôt la réaction finale des assistants, devant la Tombe.

Mais, en vérité, j'étais loin d'être satisfait, et mon esprit l'était encore moins que mon cœur.



Quant au public, lui, il était profondément démoralisé. Et il était, pour un peu, prêt à se croire joué et frustré. Déjà il commençait à accuser des pires méfaits les fouilleurs officiels qu'il rendait responsables de sa déception.

Il n'était, en effet, ni possible ni raisonnable, il était au contraire, insensé de penser que la tombe de la plus grande Reine du Nil ait été creusée en un tel lieu sacré, et à cette profondeur,

Qu'elle ait été méthodiquement et scrupuleusement enfouie dans un terrain d'une roche presque inattaquable aux outils des plus habiles ouvriers-carriers de la Vallée,

Qu'elle ait été, par un miracle d'astuce architecturale, soustraite à toutes les investigations des déprédateurs professionnels et des nécromants, durant des millénaires, par cent trois pieds de solides maçonneries alternées qui obstruaient savamment le gigantesque puits,



Qu'elle ait été, en outre, — et avec quel art — dissimulée extérieurement aux regards par un camouflage inouï d'énormes blocs qui semblaient jetés là par quelque cataclysme, ou abandonnés sur le chantier d'extraction par quelque maître-carrier inopinément disparu,

Et que tout cela n'ait été parachevé avec tant de soins et de piété que pour aboutir à ce petit réduit qui ne recélait, en fin de compte qu'un Sarcophage, en vérité merveilleux et inviolé, *mais absolument vide, absolument.*

*
* * *

On était donc en droit de se demander : « Qu'est devenue la seule chose qui nous intéresse en l'occurrence, qu'est devenue la pharaonique Momie de la très-sainte Reine du Nil, la splendide Momie tout en or, d'ordinaire, dans un triple cercueil ?



« Qu'est devenue la haute et divine Dame, souveraine de la Double Couronne du Nord et du Sud, avec son beau masque d'or sculpté en portrait de jeunesse ;

« Avec son pectoral précieux en électrum cloisonné d'émaux translucides et de pierreries ;

« Avec ses bagues, ses scarabées, ses amulettes, ses talismans ;

« Avec son Livre d'Heures, son Bréviaire, son Rituel, son Aide-Mémoire Magique ;

« Avec, surtout, ses fluides tout puissants ; avec le Souffle *Sa* ; avec son dynamisme irrésistible ;

« Et tout cela sous la sauvegarde indéfectible de son Gardien-Enchanté, le *Double*, féal servant et fidèle Génie ? »



— Aussi était-il encore permis d'espérer que des recherches plus minutieuses, dans l'hypogée, feraient bientôt découvrir, terrée dans quelque réduit de cette Syringe hermétique et si décevante, la dépouille immortelle de la Régente des Deux-Terres.

Sinon, quelle intelligence, ou quelle science pénétrante, pourrait jamais résoudre l'angoissant problème ?

En vérité, sans « un fait nouveau », que l'on désirait unanimement, avec une inlassable ferveur, cette aventure prenait l'apparence d'une aventure chimérique qui n'avait plus qu'à rejoindre d'autres chimères dans le passé des âges.

*
* *

Or le « fait nouveau », tant appelé par les désirs et les incantations muettes de tout un peuple,



le fait nouveau, l'imprévisible, brusquement se produisit.

Du moins en partie.

En effet, un jour, après d'innombrables percussions dans la roche vierge, au fond du puits, après des prospections rigoureuses au « pouce carré », entreprises par un Chef-de-Travaux des Mines de Turquoise de la Montagne Thor, qui avait spécialement été requis pour ces recherches,

Un réduit muré se révéla, également camouflé avec art et astuce.

C'était une sorte de niche, en étroite profondeur dans l'hypogée et dans laquelle reposait un *Second Sarcophage*.

Mais ce second Sarcophage également intact et inviolé, était *minuscule*, et tellement qu'il aurait



pu être aisément logé dans l'un des quatre angles* du premier Sarcophage.

Il était taillé dans un albâtre en tous points semblable au premier, et affectait la même forme et le même aspect, toutes proportions gardées.

Il portait également, gravés en beaux hiéroglyphes, sur le couvercle, le protocole royal et la titulature de Notre Haute Dame *En-Elle-le-Dieu-se-repose*.

Aussitôt le couvercle enlevé, on vit, dans cette petite cuve, quatre compartiments égaux, à même la masse d'albâtre.

Et ces quatre compartiments qui, bien entendu, n'étaient pas faits pour abriter un corps de Momie, contenaient, tout de même, les *viscères au complet* de la Momie Royale elle-même, méthodiquement catalogués et cachetés du Cartouche Royal.



Dans le premier compartiment, il y avait le cœur et le cerveau ;

Dans le second compartiment, il y avait le foie, la rate et les poumons ;

Dans le troisième compartiment : les rognons, les ovaires et les autres organes de la génération ;

Et, dans le quatrième compartiment, il y avait l'estomac, les intestins et les appareils glandulaires.

Et le tout, chose merveilleuse, était dans un état d'admirable conservation, à même les huiles, les liquides et les aromates légèrement épaissis et couleur de topaze brûlée.

— Mais, en dépit d'actives recherches et d'investigations poussées avec une science qui ne lais-



sait rien au hasard, et menées avec un acharnement accru par les espoirs déjà réalisés, on ne découvrit rien d'autre dans la syringe.

La tombe semblait, en effet, avoir rendu fidèlement tout ce que les Maîtres-des-Cérémonies-Funéraires lui avaient confié, il y a cinq mille années.

Elle ne pouvait rien donner d'autre que ce qu'elle possédait.

Quant au public, il était à l'extrême limite du désespoir.

Mais pour moi, humble Derviche-Kalendari, tout était, cependant, devenu clair.

J'étais fixé.



En effet, dès cette dernière découverte des Quatre Compartiments du petit Sarcophage, qui, là-dedans, tenaient lieu des habituels Vases à Viscères nommés « Canopes », la lumière s'était faite dans mon esprit, bien que mon esprit ne fût pas de qualité, loin de là.

Car, grâce aux traditions encore vivantes dans les couvents des Derviches Kalendaris de ma Confrérie, j'avais pu être mis à même de me faire communiquer et ces traditions et surtout les écrits anciens et les inscriptions qui se rapportaient au règne et à la mort de la Mère du Pharaon Khoufou.

C'est pourquoi les événements, survenus il y a cinq mille ans, se déroulèrent-ils à mes regards dans leurs moindres détails, comme si mon propre Double les avait vécus parmi les contemporains de la Très-Sainte-Reine.

L'Invraisemblable Aventure se reconstitua ainsi, avec toutes ses péripéties sacrées ou profanes,



devant mon esprit borné et devant mes yeux de
pauvre Derviche, sur la scène de ces funèbres
régions de la Vallée, hantées par de sombres Mânes
et d'immémoriales Ombres.

* *
* *

En effet :

Quelques années avant la mort, — la mort, que
ce peuple de la Vallée appelait simplement *Chan-
gement de condition*, et qu'il préparait avec une
méticuleuse ferveur tout le long de son existence
terrestre —

Il fut donné à la Reine En-Elle-le-Dieu-se-
repose de goûter à la joie jubilante de voir enfin
complètement achevés les travaux de sa Tombe
Royale.

Mais cette Tombe, qui était, en tous points

— 97 —



véridiquement royale, n'était point celle que nous venons de voir.

C'était une *Tombe Première*, située non point au pied du Monument de Khoufou, mais dans la Nécropole de l'Ancienne Dynastie, à quelque distance de l'endroit où nous venons de voir Le Grand Sarcophage vide et la Minuscule Cuve-aux-Viscères.

Et c'était, en vérité, une merveille de tombe, cette première demeure funéraire de Notre-Dame la Reine-Mère.

L'architecture y produisait son effet de majesté et de mystère, autant par la beauté et le fini des blocs de granit bleu sans joints visibles, que par la pureté des lignes et la justesse des proportions.

Un authentique chef-d'œuvre sorti des mains de ces maîtres d'ateliers d'autrefois, dont le faire incomparable avait rempli d'admiration toute la suite des siècles.



Or, tous les jours, depuis l'achèvement des travaux, et après que l'Hypogée eut été consacré par les Grands-Prêtres Officiants,

La Divine-Dame, Reine du Nil, se faisait conduire de son palais de la Cité vers sa Maison d'Éternité.

Et c'était huit grands Nubiens du noir pays de Kousch qui la transportaient dans cette même chaise-à-porteurs en ébène, que nous avons remarquée au milieu de la petite salle souterraine, du fond du puits.

Arrivée à son hypogée, la Reine s'abluidait et se purifiait à l'Eau Consacrée, et se faisait encenser avec les Sept Parfums d'Acclamation par les mains de son Grand-Prêtre personnel, attaché à sa Fondation et à sa Chapelle.

Et alors seulement, elle pénétrait dans le caveau.



Là, debout devant son Sarcophage, celui-là même que déjà nous connaissons, et qui, en premier lieu, se trouvait dans le merveilleux Hypogée,

Elle rendait ses devoirs à ses *propres Mânes*, qui vivaient en elle encore vivante. Et elle les invoquait avec douceur, avec tendresse.

Puis elle se prosternait tour à tour vers les Quatre Angles de son Tombeau, adoratrice de ses propres Statues Funéraires.

Car les Statues Funéraires de la Reine étaient maintenant, depuis la Consécration du Tombeau, habitées par les *Doubles Secondaires* qu'elle avait su, par les rites et incantations de la Magie, détacher de son *Double Principal*, de celui-là que l'on appelait *le Ka*, et qu'elle tenait directement du Dieu, ancêtre de la race, dont il était une émanation.



Et, certes, par son geste d'adoratrice, la Reine n'assumait point acte d'idolâtrie, mais elle attestait sa haute foi et sa fervente croyance en l'Essence Éternelle du Père-de-toutes-choses, duquel elle venait et vers lequel elle retournerait.

*
* *

En tout cas, cette opération magique du *Détachement du Double* et de son inclusion dans les Effigies de pierre, rendait aussitôt ultra-saintes, magiques et enchantées ces Effigies, et leur faisaient prendre part au Rythme de la Vie Divine.

Elle était l'opération magique par excellence, celle que seul pouvait pratiquer et réussir l'Adept-*Type*. C'était l'Opération-Priviège des Hauts-Initiés.

Elle était la vertu propre de la Race Solaire ; et tous les Rois-Pharaons la possédaient à un degré plus ou moins éminent.



Elle ne se révélait dans l'Élu, et à l'Élu, qu'au Grand Jour du Sacre-Royal, au moment précis où le prince héritier, qui allait être intronisé et qui venait d'être « Oint » par les Essences Sacrées, prenait conscience de la *Parcelle Divine* qui avait sommeillé en lui depuis la naissance.

Cette Faculté-Magique, qui avait le pouvoir de détacher les Doubles Secondaires d'avec le Double Principal ou *Ka*, c'est elle également qui avait la vertu d'émettre le Fluide *Sa*, et d'irradier les *Effluves* bienfaisants que l'Élu Royal détenait du Grand Dieu Solaire, ancêtre des Dynasties.

Mais il y a plus encore.

Dans l'enceinte même de la Tombe, qui, dès la consécration, est devenue entièrement magique, et qu'habitent maintenant les Statues Enchantées où vivent les Doubles Secondaires,



Dans cette enceinte, tout ce qui est teint, inscrit ou sculpté sur les parois des murs sacrés devient, après la consécration, également *habité* par les êtres et par les choses représentées.

Et tout cela, qui est proprement magique, vit et perpétuellement « se réalise en toute réalité et en toute vérité ».

Tout cela, à la voix de l'appelant, quand l'appelant est « juste de voix », obéit à l'appel, « sort à la voix ».

Et, quand l'habitude en est prise, il finit par sortir et se manifester de soi-même, sans appel, mais toutes les fois que le besoin s'en fait sentir.

Ce n'est encore pas tout.



La Vie sexuelle elle-même, dans cette enceinte magique, ne perd aucun de ses droits. Ces droits, au contraire, dans la paix et la sécurité de l'hypogée, s'intensifient d'autant.

Ainsi, les « Doubles Secondaires », auxquels les Statues Funéraires servent maintenant de supports, vivent d'une vie véritable bien que toute spectrale.

Et, vivant de cette vie spectrale, ils peuvent même, quand ils le veulent, avoir, dans les ténèbres, des rapports spectraux.

Et de ces rapports spectraux peuvent sortir des enfants-spectres.

On a, en effet, trouvé, dans les hypogées, de beaux et fort curieux spécimens de ces Bébés-Spectres nés dans la tombe magique.



Ils ont été mis au jour, ces Bébés-Spectres, soit de l'Union des « Doubles » Mâles avec les Danseuses nues peintes en couleurs vives sur les murs, soit de l'union des « Doubles » Féminins avec les personnages princiers ou les musiciens représentés dans la Salle d'Or de l'hypogée.

*
* * *

Toutes ces données, ô mes maîtres et mes maîtresses, peuvent aujourd'hui vous paraître un peu étranges.

Cependant, les pieux Nazaréens, aujourd'hui, ne célèbrent-ils pas, dans leurs temples, des Mystères autrement au-dessus de l'entendement humain ?

Il ne faut donc pas oublier que les habitants de la Vallée furent, aux temps anciens, les plus extraordinaires alchimistes d'idées de l'humanité.



C'est d'eux que les Sages tiennent les disciplines intellectuelles ; d'eux seuls le problème des devenir, la sélection par les élites, les concepts les plus pénétrants de la métaphysique, les modulations subtiles du spiritualisme, et « toutes les choses bonnes et pures » dont se nourrissent les dieux.

Et, dans le domaine de la Connaissance, c'est d'eux que l'on détient les données fondamentales de l'Alchimie organique ;

D'eux, les premières Tables de Déclinaison des étoiles, la découverte des Périodes Sothiaques, de la Précession des Equinoxes, des Signes du Zodiaque et de la Convexité de la planète ;

D'eux, entre mille autres enrichissements de l'esprit humain, la technique la plus perfectionnée qui ait jamais été atteinte dans les arts de la Graphie, de la Sculpture et de l'Architecture ;



D'eux, également, la connaissance, voilée aujourd'hui par les millénaires écoulés, des Fluides, des Effluves, des Irradiations, des Émanations, des Dynamismes dont détenaient la clef les hauts initiés qu'étaient ces Pharaons à la fois Grands-Prêtres, Imams, Dieux et Magiciens.

C'est d'eux que l'on tient la connaissance des effets merveilleux de l'*Imposition des Mains* et de la *Fascination par le Regard*.

De même, c'est d'eux que nous savons que certains regards de « mauvais œil », certains souffles, et même de simples poignées de mains, peuvent devenir le point de départ, par imprégnation, d'un déclenchement maléfique qui mènera son action jusqu'au point mortel.

Et voilà pour ce qui est de quelques éléments de Mystère.



*
* *

Quant à ce qui est de la suite de l'Histoire de la
Reine *En-Elle-le-Dieu-se-repose*,
Voici.

Après une longue existence privilégiée, elle
« changea de condition ».

Elle mourut, en effet, au siècle pour aller vivre
à l'intérieur de sa « Maison d'Éternité », d'une vie
plus délicieuse encore, dans la sécurité d'un asile
de calme et de paix.

Son âme divine s'envola en « Oiseau » vers
l'Essence Cachée du Père ; son « Esprit Lumineux »
s'en fut à l'horizon oriental vers les constellations,
à la suite du Cycle des Dieux, dans les matins
brillants, pour « vivre de Vérité ».



Et sa Momie, devenue par la consécration magique, un « corps éternel », habita la Tombe, en compagnie de son Double, ce Compagnon loyal, féal défenseur à toute épreuve.

Elle fut inhumée, en grande pompe, par les soins de son fils, le Pharaon Khoufou, dans le merveilleux premier hypogée qu'elle aimait.

Et selon les usages pharaoniques, sa Momie fut déposée à *même trois cercueils d'émail et d'or*, à l'intérieur du beau Sarcophage d'albâtre que nous connaissons déjà.

Et les Pleureuses sacrées répétèrent, à ses funérailles, les gestes que les Deux Sœurs Divines avaient, à l'aurore des âges, rituellement accomplis sur le corps de leur frère, le Premier Rédempteur et le Premier des Ressuscités.



Et les Vierges Pallacides, attachées à sa Fondation, égrenèrent, par chants et psalmodies, les Litanies de la Résurrection, en éventant, avec les branches de *l'Arbre Perséa*, la Momie de celle qui fut sur terre la Reine trois fois sainte « *En-Elle-le-Dieu-se-repose* ».

* * *

Or, quelques mois s'étaient à peine écoulés depuis les Funérailles, quand le Chef de la Nécropole demanda une audience à son maître le Pharaon Khoufou qui résidait en son Palais de la « Sublime-Double-Maison » sur les bords du Fleuve.

Et Khoufou, qui avait de l'estime pour cet excellent fonctionnaire, ne voulut pas le laisser se morfondre trop longtemps dans les antichambres, et consentit, en sa faveur, à se manifester sous le « Portail de Lapis-Lazuli ».



Et le Chef de la Nécropole entra, les bras levés, dans le geste de l'adoration, en présence du Dieu-Roi, image vivante du Grand-Dieu Céleste.

Et il poussa, par trois fois, l'acclamation : « Vie, Santé, Force, au Fils de la Lumière, notre maître le Pharaon ».

Puis il s'aplatit par terre, et *flaira* sept fois le sol entre les pieds du Roi des Deux Terres.

Il flaira, dis-je, le sol au lieu de le baiser, pour le motif que, durant ces époques lointaines, on flairait, on reniflait, mais on ne touchait des lèvres ni les objets, ni les personnes.

Pourquoi ? Parce que toucher des lèvres une personne ou baiser sa main, ou son pied, ou son visage, voulait signifier que l'on avait le désir et l'envie de manger cette personne, sa main, son pied



son visage, ou telle autre partie de son corps que l'on avait touché des lèvres.

C'était donc signifier que l'on avait envie de viande humaine. Or l'anthropophagie était interdite.

Le baiser était, en effet, le symbole même de l'anthropophagie. La loi ordonnait avec rigueur de s'en abstenir. Et la peine de mort était la punition de la moindre infraction à cette loi de sauvegarde.

Ainsi, la mère elle-même se gardait de baiser son enfant. Elle se contentait de le caresser du nez, de le flairer, de le renifler.

Ce ne fut que bien plus tard, à l'époque des premières invasions venues de l'Ouest, que le baiser naquit par contagion étrangère. Peut-être aussi finit-il par être toléré, en imitation du geste du



Roi qui, lors de son intronisation, prenait dans ses bras une de ses Statues pour *se dédoubler en elle*, en lui insufflant, *entre les lèvres*, son Fluide de Vie, le *Sa* magique.

De même, le banal serrement de main du salut ordinaire naquit du geste magique de l'Officiant Royal qui mettait sa main dans la main de la Statue du Dieu, pour recevoir ainsi de cette main divine les effluves dont il sentait le besoin.

Mais, dans la vie courante,

Contrairement aux Gens de l'Ouest qui se servaient la main, pour se saluer, ou même se baisaient sur la bouche,

Les anciens habitants de la Vallée se défendaient rigoureusement les poignées de mains, et s'en méfiaient grandement, sachant bien qu'elles pouvaient produire une irradiation, une éma-



nation, dont il était préférable, par prudence, de s'abstenir.

C'est pourquoi, pour se saluer, quand deux personnes de même rang se rencontraient, elles s'arrêtaient à bonne distance l'une de l'autre, en souriant, se tiraient la révérence, et faisaient mine, sans se toucher, de s'entourer mutuellement les genoux de leurs bras.

Et voilà pour ce qui est de la salutation.

Mais pour ce qui est du Chef de la Nécropole, voici.

Donc, après avoir flairé la terre, le Chef de la Nécropole se releva, fit sept pas à reculons, l'échine courbée, et attendit que d'un signe le « Dieu vivant » lui eût permis de parler.

Lors, il dit :



* * *

« Plaise ma requête à mon Seigneur, vivificateur à toujours, qui tient les Régions du Monde sous ses sandales...

« Puissent les narines de mon Seigneur s'enivrer de tous les parfums qui s'en viennent des Échelles de l'Encens ;

« Puissent les yeux de mon Seigneur se réjouir de toutes les couleurs du Levant....

« O Lui, mon Seigneur ! Quant en grande merveille, il se montre, le cœur des dieux s'exalte, et l'esprit des humains jubile.

« Et ensuite :



« Je me suis dit, moi, le chien-gardien de la Nécropole de mon Seigneur, je me suis dit :

— « Va trouver le Maître de ta tête, de qui tu tiens les Souffles, et parle-lui. Oui, va, et, sans mourir, parle-lui ». —

« Donc, ô mon Seigneur, voici :

« La Vallée toute entière, avec ses hommes, ses richesses et ses forces vives, toute vibrante d'amour pour son Dieu vivant le Pharaon Khoufou, est actuellement absorbée par la construction du Grand-Monument « Splendeur de l'Horizon », montagne d'or en blocs de Toura, jointoyés d'or.

Il est l'Acte de Foi du peuple de l'Empire en son Protecteur, durant la vie et par delà le trépas.

« C'est lui, ce Monument, qui, par la pointe d'or des quatre triangles de ses faces, nous ouvrira la Voie, dans le ciel de saphir, vers le Grand-Dieu, ancêtre de la Race.



« Mais, ô Notre Seigneur et la Couronne de notre tête, comme tous les ouvriers de l'Empire sont occupés à ce Monument, qui sera le Château d'Ame du Double de notre Seigneur,

« Moi, l'esclave de mon Seigneur, je me trouve complètement démunie de gardiens pour la Nécropole.

« Et je tremble, comme le petit poisson Silure tremble au bout de la ligne du pêcheur, de n'avoir plus personne pour garder le saint Tombeau de la Mère de notre Seigneur Khoufou — « Vie, Santé, Force ».

« Alors, j'ai dit à mon âme : il vaut mieux, ô un tel, et il y a même urgence, crois-moi, à transporter de l'ancienne Nécropole jusqu'au Monument « Splendeur de l'Horizon, » la Momie éternelle de la Sainte Mère de notre Seigneur, pour la réensevelir à la base même du Monument de notre Seigneur, dans une nouvelle Tombe orientée au soleil levant.



« De cette façon, la Momie auguste sera mieux à l'abri de toute indiscretion.

« En outre, elle sera un talisman qui protégera, par ses toutes puissantes vertus, les assises et les fondations du Monument de notre Seigneur.

« Et maintenant, ô mon Seigneur, je me roule sept fois sur le ventre, dans la poussière, aux pieds de mon Maître-Vie ! Santé ! Force ! — avant que la malemort ne m'étouffe, dans ma terreur d'avoir sans doute opprimé, par des paroles inconsidérées, l'entendement du Seigneur de ma misérable tête de mauvais aloi ».

Et, après s'être exprimé de la sorte, le Chef de la Nécropole se tut.



* * *

Alors le Pharaon Khoufou, sur son trône, sous le Portail de Lapis-Lazuli, approuva de la tête, par deux hochements indiscutables, et dit :

« Excellent, c'est excellent.

« Va, ô « un tel », et creuse, à ton idée, une nouvelle Tombe pour ma Sainte Mère, au pied de mon Monument, pour qu'elle soit bien à l'abri, au pied de ce Monument et sous ses fondations.

« Va, ô cheikh, et prodigue aux cheikhs des équipes d'ouvriers et de carriers, tout ce qui leur est nécessaire : bières, « bouzas », vins et galettes, beaucoup, beaucoup !



« Et distribue aux ouvriers eux-mêmes concombres, oignons, dattes, fèves et poireaux, quantité, quantité !

« En paix, va en paix ».

Ainsi parla le Pharaon Khoufou, pour qu'il en fût ainsi.

* * *

Et donc, sous la surveillance du Chef de la Nécropole, la nouvelle Tombe fut creusée au pied du Monument « Splendeur de l'Horizon », en toute diligence et dans le *plus grand mystère*.

Car le Chef du Protocole avait son idée.



De plus, afin de gagner du temps, on donna à cette Tombe une dimension fort réduite, juste assez pour contenir le Grand Sarcophage d'albâtre et le Petit Sarcophage à viscères.

Et, dès qu'elle fut terminée, on se hâta de déposer nuitamment et en grand secret, dans ses profondeurs, sans cortège ni cérémonie, le Sarcophage, et tout ce que les fouilleurs récents avaient trouvé dans cette petite Salle Funéraire, lors de la découverte fortuite de l'excavation.

Le Chef de la Nécropole scella et mura le tout, et fit combler méthodiquement le puits de cent trois pieds, avec des blocs de maçonnerie au ciment blanc de sulfate de chaux.

Puis il fit murer et camoufler, comme nous l'avons vu, l'ouverture qui s'ouvrait à l'air libre.



Enfin, pour assurer à jamais le secret de cet emplacement, le Chef de la Nécropole, sans en avoir avisé le Pharaon Khoufou, usa du plus féroce et du plus radical des procédés :

Il fit impitoyablement disparaître tous les maçons, carriers et porteurs, qui avaient pris part aux Travaux de la Tombe et au transport du Sarcophage et du Trousseau Funéraire.

Mais, ô mes maîtres et mes maîtresses — continua l'érudit Derviche-Kalendari Djéhan-Aâlem — il me reste maintenant à vous expliquer quelle avait été *l'idée* du Chef de la Nécropole.

*
* *

L'astucieux et si cruel Chef de la Nécropole n'avait conçu tout ce plan, et ne s'était décidé à imaginer et à faire accepter par le Pharaon Khoufou



cette translation du Sarcophage, que précisément pour cacher à son Maître *la Vérité*, et pour que jamais *cette Vérité* n'eût de chances de parvenir aux oreilles de Khoufou.

Car révéler cette *Vérité* à Khoufou c'était lui révéler, du coup, une grave négligence dont il s'était autrefois rendu coupable, lui fonctionnaire responsable de la garde de la Momie Royale.

Et, de ce fait, il risquait fort, comme châtiment et punition, d'être d'abord mis à la torture par le fer et par le feu, puis de subir la mort par le pal.

En effet, un matin, à quelque temps de là, en faisant sa tournée d'inspection dans la Nécropole Royale, *après avoir oublié de faire sa tournée de nuit*,

Le Chef de la Nécropole, arrivé devant le monument funéraire de la Reine Mère, s'était arrêté interdit et terrifié à l'entrée de la Chapelle.



Il venait de voir, gisants à terre, la corde au cou, les cadavres des six gardiens de nuit de la Tombe.

Puis il vit que la porte de l'Hypogée avait été forcée. Mais ce qu'il découvrit à l'intérieur acheva de l'épouvanter :

Le caveau était violé, le Grand Sarcophage d'albâtre était descellé et son couvercle gisait à terre ;

Et, épouvante de l'épouvante, les Trois Cercueils précieux, avec leur dépôt sacré, avaient disparu, le contenant avec le contenu.

Plus de Momie. Pas la moindre trace du corps de la Sainte.

Mais, par contre, sur le sol jonché de débris informes, au milieu d'un désordre indescriptible,



étaient étendus vingt autres cadavres, non point de gardiens, mais de rôdeurs du désert, de la race des pillleurs de nécropoles, lesquels étaient tous étrangers à la race des habitants de la Vallée.

Et ces cadavres avaient l'air d'avoir subi une mort bien étrange, car ils ne portaient aucune trace de violence extérieure...

C'était donc, indubitablement, le « Double », le vigilant Gardien et Défenseur de la Momie, qui les avait exécutés ; à moins que ce ne fût simplement le Dynamisme accumulé par les Grands-Prêtres dans le Sarcophage d'albâtre, qui avait foudroyé ces bandits.

Ceux-là étaient *les premiers arrivés* près du Sarcophage. C'est pourquoi ils avaient été sans doute les premières victimes de la Force Inconnue.

Mais cette Force s'était-elle donc épuisée, puisque d'autres bandits, leurs complices, — dont le



nombre devait être considérable, à en juger par la trace des pieds sur le sable rituel de la Salle d'Or — avaient pu, sans doute, perpétrer le viol, et faire main basse sur les cercueils, sur la Momie et sur les objets les plus précieux du trousseau royal, notamment tout ce qui était en or ou en vermeil.

Ils avaient, il est vrai, égaré ou négligé quelques objets à travers leurs courses dans les couloirs, tant ils avaient hâte de s'en aller avant d'être surpris, dans leur besogne de nécromants, par les gardes montés.

Mais c'était surtout leur terreur du « Double », lequel avait déjà foudroyé leurs premiers compagnons, c'était cette terreur et, tout autant, leur peur du Dynamisme de la Reine, dont ils ne connaissaient point les sources, qui les incitait à fuir au plus tôt avec le produit de leur larcin et de leur rapine...



Car, nomades du désert, ou soldats étrangers, mercenaires des Pharaons, ils ignoraient les moyens connus des habitants de la Vallée pour se garer de la Vengeance du « Double » ou même pour le chasser de son habitat et rendre désormais précaire son existence.

On pouvait, en effet, dans certaines circonstances, se débarrasser de ce personnage spectral par divers procédés, dont les principaux étaient *l'Exorcisme* et la *Destruction des Statues* où il pouvait habiter.

On savait que ce personnage ténébreux était doué de multiples moyens de défense et de vengeance. On n'en était même plus à compter ses coups et ses maléfices, quand il devenait *Spectre Errant*, par suite de la destruction des Statues qu'il habitait.

N'est-ce pas Lui qui, dès la tombée de la nuit, nomadise par le travers des impasses et des sombres carrefours ?



N'est-ce pas Lui qui, dans les endroits déserts, peut, soudain, vous assaillir, par derrière, dans l'obscurité ?

N'est-ce pas Lui, ce Spectre-Revenant, sans gîte et sans domicile, que l'on rencontre parfois, dans les cimetières, reconnaissable à sa face révoltée, à ses mains sèches et à ses mèches de filasse ?

N'est-ce pas Lui, œil de travers, avec sa bouche tordue, qui, dans le silence nocturne des campagnes, assume une voix affreusement humaine, ou le cri sinistre d'une hyène, afin de profiter de votre stupeur pour vous enfourcher et vous casser l'omoplate et la clavicule, et même l'épine dorsale et le crâne ?

N'est-ce pas Lui qui, pendant votre sommeil, vous flagelle et vous suce le sang ou la sève virile ?



N'est-ce pas Lui, si vous faites mine de vous insurger, qui s'insinue en dedans de vous par l'oreille, ou par le nez, ou par la bouche, ou *par ce qui est pis encore*, afin de réduire votre corps au plus bas état de la précarité ?

Mais, précisément, c'est lorsqu'il est entré en vous, à votre insu, *par l'oreille*, pour vous donner d'effroyables maux de tête ou vous occasionner toutes sortes de souffrances et de maladies, que vous pouvez le mieux l'exorciser.

Voici, du reste, entre autres moyens de le mater, la Formule comminatoire d'incantation, inscrite sur la Stèle, et qui n'a toutefois chance de réussir que si on la profère avec « la voix juste » et « l'intonation qui sied » :

« O Toi, le « Double » maléfique, le « Revenant » de la Méchanceté,



« O Toi, l'incube du corps « d'une Telle », « fille
de la dame « une Telle », de ce corps devenu le succube
de ton emprise,

« O Toi, puant plus qu'un œuf de poisson pourri,
et qui rend la santé semblable à celle d'un pou
crevé,

« Vite ! Jette la tête que tu rends souffrante, jette
cette tête que tu rends malade ;

« Jette le devant de cette tête aux Chacals divins,
et le derrière de cette tête aux soixante-dix-sept
pourceaux du Marécage ;

« Et vite ! sors du trou de la tête, vite ! pour courir
au milieu des sept cent soixante dix sept ânes qui
t'attendent.

« Vite, vite, afin qu' « une Telle » guérisse de sa
tête, vite ! vite ! vite ! »



Et voilà pour ce qui est du « Double » et de l' « Exorcisme ».

Mais pour ce qui est de la Momie de la Reine, voici :

* * *

Lorsque, à la limite de l'épouvante et sachant le sort qui l'attendait, si ce drame effroyable parvenait à la connaissance du Pharaon,

Le Chef de la Nécropole eut, d'un coup d'œil, jugé de l'irréversible état des choses et qu'il fut un tant soit peu revenu de sa stupeur,

Il se précipita à travers les couloirs et les boyaux de la Syringe, dont il connaissait tous les détours — avec l'espoir de retrouver quelque trace de la Momie.



Et voici, qu'au fond de la pièce qui contenait le Petit Sarcophage-aux-viscères, il se trouva soudain face à face avec la Momie.

Elle était adossée contre l'une des parois du mur, et le regardait fixement de ses beaux yeux d'émail et d'or.

Et, autour d'elle, sur le sol, les trois cercueils gisaient à vide, l'un sur l'autre ;

Et *quarante-trois cadavres* carbonisés et n'ayant presque plus forme humaine, étaient étendus, contorsionnés et grimaçants, dans les affres d'une mort qui avait dû être terrible.

En effet, voici ce qui s'était produit :

Lorsque la Momie se fut aperçu, dans son troisième cercueil, de ce qui se perpétrait contre son repos,



— Et cela lui était possible, puisque, sur ce cercueil, comme du reste sur les deux autres, et même sur le Sarcophage d'albâtre, il y a *toujours* deux yeux qui sont dessinés et enluminés, à l'endroit précis derrière lequel se trouvent les deux yeux de la Momie dans ses bandelettes, *et d'où elle peut regarder ce qui se passe au dehors*, —

Donc, dès que la Momie de la Reine se fut rendu compte du danger qu'elle courait, et qui lui semblait sans recours possible, par les moyens ordinaires dont disposent les Momies,

Alors, bras sagement croisés, serrant dans une main le Sceptre de la Double-Terre, et dans l'autre main le symbolique Fouet du Bouvier Divin,

Tandis que sur sa poitrine s'étalait, en hiéroglyphes, son protocole royal inscrit dans les Deux Cartouches, dont la forme immuablement elliptique était l'emblème de la course du Dieu Solaire,

Elle invoqua son Père.



Car, maintenant, devenue indifférente comme l'Éternité, *elle regardait*, à travers la paroi du cercueil.

Elle regardait ces êtres immondes, ces nécromants nocturnes, d'elle inconnus, qui étaient si occupés à dévaliser les cercueils. Ils étaient si différents, de mine et d'accoutrement, de ses anciens sujets aux larges épaules, aux hanches étroites, au col souple et dégagé,

Elle les regardait avec intensité, sous les cils de ses immenses beaux yeux d'émail blanc et noir « où le noir mangeait le blanc à l'ombre des poignards recourbés des cils, et qui étaient toujours de face, même dans le profil »

Et, en vérité, elle ne savait plus en quel endroit du monde elle se trouvait.



Mais, pour ne pas enténébrer sa conscience latente et user ses facultés magiques en se fatiguant à réfléchir au cauchemar qui la hantait,

Voici qu'elle rappela à sa mémoire les *Paroles de la Sauvegarde* que connaissent les Momies consacrées, et qui sont inscrites dans le « Bréviaire » déposé sans le cercueil.

Et, aussitôt, de ses lèvres immobiles de Momie, jaillirent ces paroles d'invocation pour le secours :

« O mon Père qui êtes aux cieux, derrière l'astre Soleil, ton symbole et ton paravent, je t'invoque !

« O Roi des Dieux de ma race solaire, ô mon Père et le Père de mes Pères, je t'invoque !

« Tu m'accordais, autrefois, sur la Terre, d'écraser Tes ennemis, et les Barbares de la Mer, et les Routou-



*nous mauvais, et Ceux du noir pays de Kousch,
et les insaisissables Pillards qui courent les Sables,
et les habitants marins des Iles de la révolte, qui
vivent sous Ton Rugissement.*

*« A tous ceux-là tu m'accordais de faire voir Ta
Majesté, tel l'Epervier, tel un Vengeur qui se dresse
sur le dos du Méchant, tel l'Hippopotame, seigneur
de l'épouvante sur les eaux.*

*« Et voici qu'aujourd'hui je ne sais plus où retrou-
ver mon Ame qui m'a désertée ;*

*« Je ne sais plus, dans mes bandelettes et sous
mon Masque d'Or, distinguer, dans mon émoi, un
fil noir d'un fil blanc ;*

*« Et je me dis : Où est-il ton Père ? Est-ce qu'un
père oublie de la sorte sa fille ? Est-ce qu'un père
abandonne ainsi la fille de son flanc ?*



*« Et voici qu'aujourd'hui je me dis : Qu'est-il
devenu ton Compagnon de la Syringe, ton ami de
l'angle du tombeau, ton « Double », pour t'abandonner
de la sorte sans langue, sans la Flamme de ton Front ?*

*« O mon Père des Cieux, n'ai-je pas, autrefois,
consacré des offrandes innombrables à tes Images ?
N'ai-je pas tenu Ta Main et reçu Tes effluves ?*

*« N'ai-je pas donné tous les butins de guerre et
tous mes trésors pour enrichir Tes Temples et Tes
Domaines ?*

« Accours, ô mon Père, vers ta fille qui t'aime.

*« Pour que, si vraiment, elle doit mourir, cette
fois, d'une mort de néant, tu puisses reprendre aupara-
vant, dans Ton Sein, ses Souffles derniers ».*



— Et quand la Momie de la Reine eut ainsi élevé sa plainte et sa Prière vers le Père de sa race, elle attendit le Secours avec sérénité.

* * *

Et voici. Brusquement, au moment où les quarante-trois nécromants étaient sur le point de vider de ses scarabées et de ses talismans le troisième Cercueil d'or, d'où ils avaient déjà tiré la Momie, une flamme de foudre, précédée d'un coup de tonnerre, jaillit de l'intérieur du cercueil et se projeta contre chacun d'eux,

Et ils furent comme s'ils n'avaient jamais été.

Et c'est ainsi qu'e, foudroyés et carbonisés par le Dynamisme enfermé dans le dernier cercueil par la Science des Grands-Prêtres Officiants, ils



furent trouvés gisants sur le sol de la Salle du Petit Sarcophage, par le Chef de la Nécropole.

* * *

Dès lors, il ne restait plus à ce fonctionnaire, pour ne pas attirer sur sa tête, de la part du Pharaon, le châtement que méritait sa négligence, il se décida à faire disparaître tout ce qui pouvait révéler au dehors le Drame dont aucun être vivant ne demeurerait comme témoin.

Il se hâta d'abord, comme il ne pouvait se fier à aucun de ses subordonnés, de faire venir en cachette ses propres fils.

Et il leur enjoignit de se charger de la Momie Sacrée de la Reine, et d'aller, en grand secret, à la Montagne-de-la-Fente, l'enterrer de nuit dans la Grande Nécropole Mystique d'Aboudou-Abydos, là où règne le Dieu Souterrain dont on ne doit pas prononcer le Nom.



Ce qui fut exécuté sans encombre.

Quant à lui, après avoir tout remis en ordre et brûlé les trois cercueils endommagés et tout ce qui portait la moindre trace de violation, entre les objets du trousseau funéraire, il exécuta de point en point le projet dont nous avons vu la réussite.

Et c'est ainsi que la supercherie dont il avait usé auprès du Pharaon Khoufou fut menée au succès, et qu'elle eut toutes les chances de passer insoupçonnée, sous les cent trois pieds de solide maçonnerie, dans la toute petite Tombe où il avait enfermé le Sarcophage vide, cacheté par lui-même du Cachet Officiel de la Nécropole Royale.

— Et maintenant, ajouta le narrateur, ô mes maîtres et mes maîtresses, je souhaite de n'avoir pas trop fatigué l'entendement des auditeurs, par cette Histoire dont je ne suis que l'humble transmetteur.



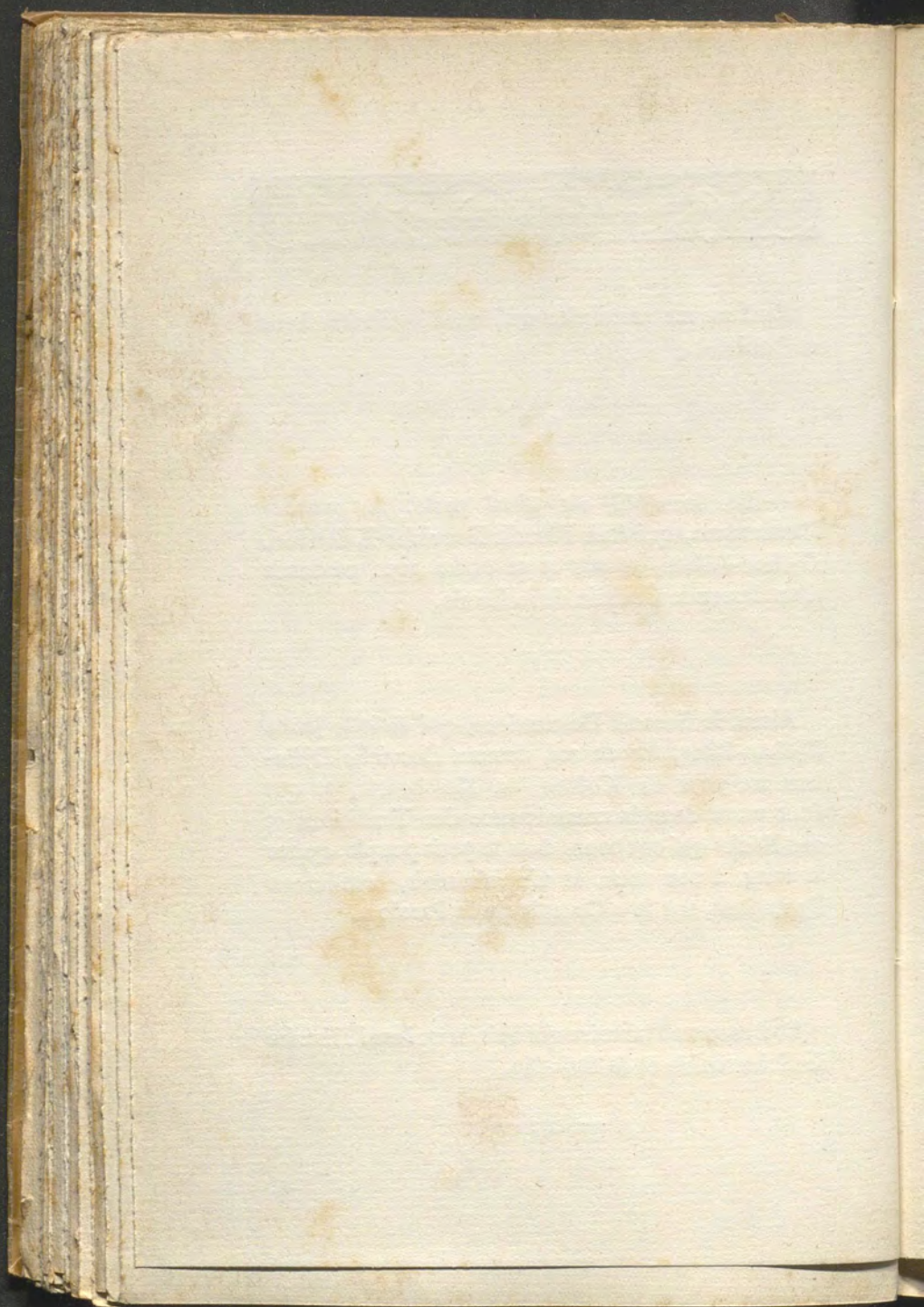
Et il ne me reste plus qu'à vous souhaiter heur
et bonheur.

*
* *

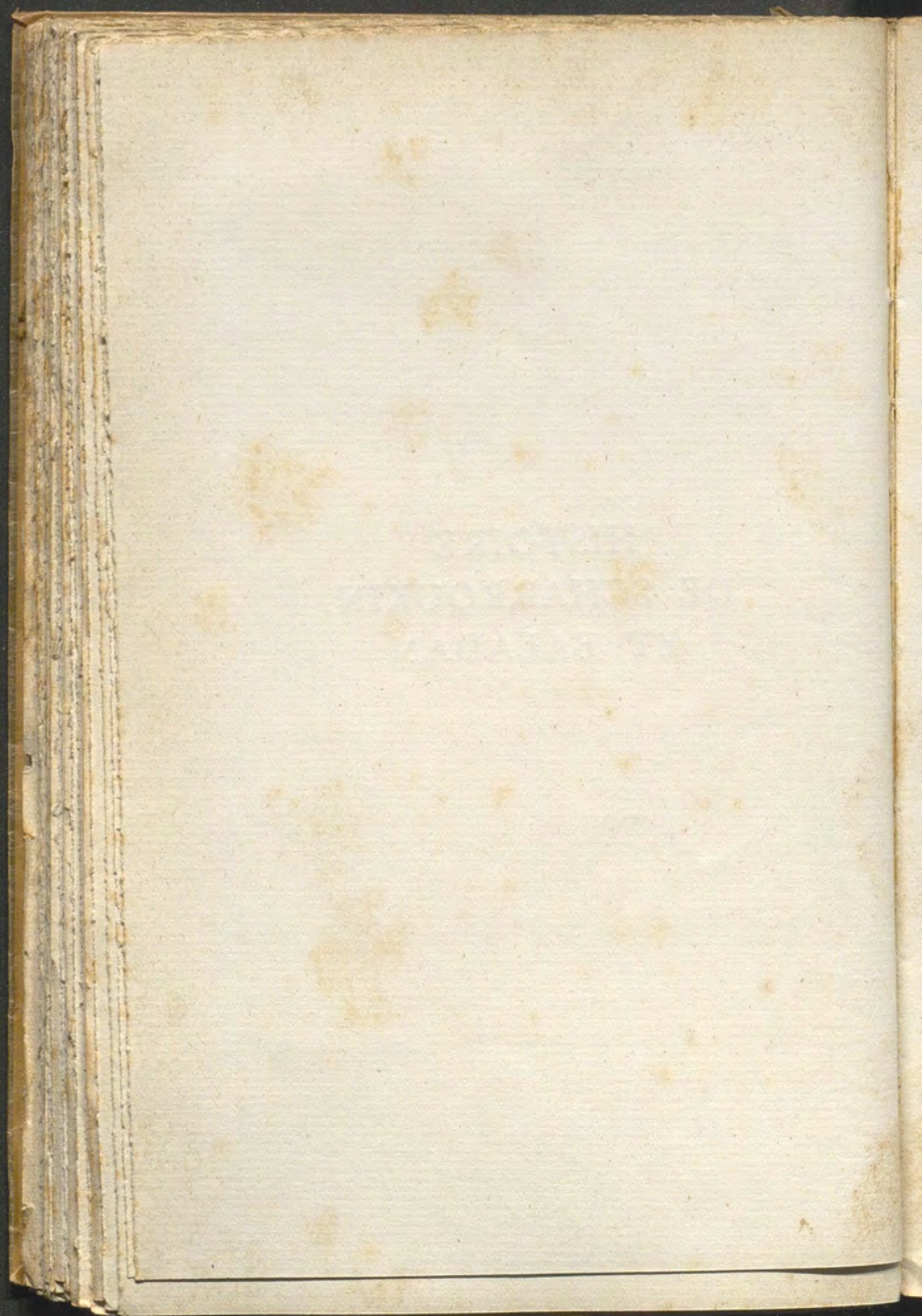
— Et, lorsqu'il eut ainsi parlé, le premier
Demandeur, qui était l'érudit Derviche-Kalendari,
Djéhan-Aâlem, se tut et se retira avec modestie
d'en dessus le Coussin de la Parole.

Alors, le Second Demandeur, qui était le jeune
Djéhan-Bâne, fils de roi, devenu Derviche-Djéla-
lien au pays de Khôten, en Kaschgarie, et qui
était versé dans la connaissance des Traditions et
des Récits qui ont cours dans le petit peuple, quitta
le rang, à son tour, et vint s'asseoir, comme on
l'y invitait, sur le « Coussin de la Parole ».

Et il raconta l'histoire qui suit, et qui est *l'Histoire
de Scharroukin et de Baladân*.



HISTOIRE
DE SCHARROUKIN
ET BALADAN





HISTOIRE DE SCHARROUKIN ET BALADAN

*(Racontée par le jeune Djéhan-Bane,
Derviche-Djélalien).*

Il m'est revenu, ô mes maîtres et mes maîtresses,
directement des savants versés dans les récits et
les traditions,

Au temps où je pérégrinais sur les voies et les
sentiers, pour m'instruire des mœurs et usages du
petit peuple chez les nations,

Et durant mon séjour dans la contrée située
entre le fleuve Djihoun et le fleuve Sihoun, contrée
connue sous le nom de Ma-Wara-N'Nahr,



Que, dans la région du Tigre et de l'Euphrate, nommée Bein-en-Nahrein, et dans la ville capitale Assour,

Régnait autrefois un Monarque tout puissant, connu des peuples de l'antiquité sous le nom de Scharroukîn-Malik.

Et ce monarque entretenait les meilleures relations avec tous les Potentats des Empires du Loin et du Près,

Notamment avec le Sultan du très lointain Empire d'Aral, situé aux confins nordiques de la Sogde du Kirghiztân.

Et ce Sultan s'appelait le Sultan Baladân-Schah.

Or le Roi Scharroukîn-Malik, Monarque d'Assour, avait soixante-six épouses, comme des lunes.



Elles étaient de nature et de complexion différentes, de teint charmant et de couleurs différentes, des merveilles pour le regardeur.

Et, comme il les aimait toutes également, en parfaite équité, il avait fait construire, pour chacune d'elles, dans l'enceinte de son palais, au milieu des jardins paradisiaques, un pavillon assorti au goût de chacune d'elles, et meublé selon les indications de chacune d'elles.

Mais, nonobstant tous ses soins, et bien d'autres encore du domaine strictement intime, et qu'il serait malséant de préciser devant vous, ô mes maîtres et mes maîtresses,

Le roi Scharroukîn-Malik n'avait pu avoir de ses soixante-six épouses, que des filles, comme postérité.

Cela, sans doute, parce qu'il avait, comme germe, une *semence froide*.



Car, ô mes maîtres et mes maîtresses, la nature d'une semence n'est point du ressort de l'humain, qu'il soit esclave ou Sultan, mais elle est entre les seules Mains du Donateur.

C'est pourquoi le Roi Scharroukîn finit par adopter, comme héritier de son trône, son propre neveu, fils de son frère défunt.

Mais cet enfant était, de sa naissance, — que peut-on contre la naissance ? — un triste garnement, et, sur n'importe quelle face, un vaurien du désespoir, un perdu libertin.

On avait beau lui donner, comme précepteurs, les maîtres les plus sages de l'Empire, et le couvrir de vêtements de soie et de brocart, il demeurerait tordu, quant à son esprit, avec des sentiments de mauvais aloi.



Car on sait bien que le corbeau ne devient jamais blanc.

Car si tu prends un jeune loup et que tu le conduis à l'école, le maître aura beau lui enseigner à dire : « A. B. C. », le jeune loup, bien qu'il ait été pris à la mamelle de sa mère, répondra : « *Chevreau ! Agneau ! Brebis !* » parce que cela est dans sa pensée de naissance et dans sa nature.

Car si tu revêts un âne du manteau d'or de Khosrou Anouchirwan ou de la tunique pourpre d'Alexandre, tu ne l'empêcheras pas de se vautrer dans la poussière et de se frotter le dos avec volupté sur les cailloux du chemin.

Car si tu prends ce même âne, et que tu lui dis, à l'écart, pour ne pas l'humilier et le froisser : « O le plus beau des ânes et leur couronne, pourquoi donc te roules-tu ainsi dans cette poussière pleine d'immondices ? Ne crains-tu pas qu'elle ne finisse par t'enflammer et abîmer les yeux ? »



L'âne te répondra : « O savant ! cette poussière est un collyre de beauté pour mes yeux ».

Car si tu prends une personne qui, de naissance, est infecte de souffle et mal odorante de peau, et que tu épuises sur elle tous les parfums de l'Arabie, tu n'en feras certes pas un flacon de parfum.

* * *

Ainsi, lorsque le roi Scharroukîn d'Assour eut fini par avoir la certitude que son fils adoptif était un cas sans espoir, il réfléchit sur son propre état et se trouva à la limite du désarroi et de la perplexité.

Et il se dit : « O toi, Scharroukîn-Malik, à quoi te servent tes connaissances, ta puissance, tes richesses, les soixante-six femmes de ton Harem et tous les dons du Rétributeur, si, en définitive, tu es frustré du principal ? »



Et il finit, après avoir bien mûri sa résolution, par se décider à se démettre bientôt du pouvoir, et à confier, de son vivant, le trône à l'homme le plus méritant qu'il pourrait trouver parmi ses relations royales sur la vaste terre.

Et il pensa : « De cette façon, ô Scharroukîn, puisque le vrai bonheur t'est refusé que tu souhaites, au moins, en te démettant du trône, tu te démet de bien de soucis. Et tu recouvres ainsi le seul bien que puisse encore acquérir ta main : la liberté d'aller et de venir, d'entrer et de sortir à ton gré, jusqu'à l'heure de t'en aller là où s'en sont allés tes prédécesseurs, et tous les enfants des hommes, depuis la Création ».

Et telles furent les pensées et les résolutions du Roi Scharroukîn-Malik, du moins celles qui sont parvenues, à travers les traditions des âges, jusqu'à notre connaissance. Toutefois on dit qu'il y eut encore d'autres motifs qui le décidèrent à l'abdication qu'il projetait. Mais ces motifs, quels qu'ils aient été, restent pour nous dans le domaine de l'Inconnaissable.



Donc, lorsqu'il eut ainsi réfléchi, le Roi Scharroukîn-Malik prit son calam royal et écrivit la lettre qui suit au Roi Baladân-Schah, Sultan du très-lointain Empire d'Aral, situé aux confins nordiques de la Sogde du Kirghiztân :

« Après les salans et les compliments...

« Un de mes Vizirs, ô très noble Sultan Baladân-Schah, arrivera entre tes mains, quelque temps après cette missive écrite de mon écriture et de mon calam.

« Et tu le reconnaîtras à ce signe qu'il aura à son doigt mon propre cachet d'Empire.

« Et il te posera de ma part certaines questions et te soumettra certains problèmes, afin que si, comme j'en suis persuadé, tu arrives à les résoudre, je puisse te considérer comme le plus méritant d'entre les Rois et les humains.



« Et comme le Rétributeur ne m'a pas gratifié d'un enfant mâle, je prends l'engagement, dans ce cas, de me démettre du trône en ta faveur, à l'heure et à l'instant.

« Car, pour ma part, je suis, en outre, las et fatigué de la vie des Rois, et mon âme n'aspire plus qu'à vivre sous l'humble manteau de laine du Derviche.

« *Ouassalam* ».

Et, après avoir cacheté cette lettre avec le Sceau Royal de son Empire, il l'envoya par les courriers rapides à son ami le Sultan Baladân-Schah, en Aral, dans le Sogde du Kirghitzân.

*
* *

Cela fait, le Roi Scharroukîn fit appeler les plus habiles chasseurs de son royaume, et leur ordonna



de faire diligence pour aller à la chasse des grands Oiseaux-Rokhs du Mont Caucase.

Et il leur prescrivit de lui apporter au plus vite, bien vivants, deux jeunes Oiseaux-Rokhs du Mont-Caucase qui n'auraient pas encore quitté le nid de leurs parents.

Et les chasseurs en question répondirent par l'ouïe et l'obéissance et ne tardèrent pas à lui apporter, bien vivants, après multiples péripéties et aventures, deux jeunes Oiseaux-Rokhs du Mont-Caucase.

Et chacun de ces jeunes Oiseaux-Rokhs, à peine sorti du nid, avait comme taille, les dimensions d'un grand voilier sur la mer.

Mais, pendant ce temps, le roi Scharroukîn avait commandé qu'on lui préparât, en y apportant tous les soins et toute la hâte possibles, trois couffins en fibres de dattier, assez grands et assez solides



pour contenir et supporter, en l'air, deux jeunes garçons et un homme de moyen poids.

Et on exécuta et on lui apporta les trois couffins en question, préparés exactement selon ses indications.

Mais, en même temps, il avait fait tisser, par les plus habiles tisserands d'Assour, deux minces câbles de soie, chacun de deux mille coudées de longueur.

Et lorsque tous ces objets furent prêts, le Roi Scharroukîn prit, lui-même, sur son dos, les trois couffins en fibres de dattier, qui s'emboîtaient l'un dans l'autre, et le rouleau de câbles de soie de deux mille coudées de longueur.

Et il prit, par la main, deux petits garçons, fort dégourdis, qui étaient les fils de l'un de ses vizirs ;



Et il s'en alla ainsi dans la grande plaine du Meidân, qui était aux portes d'Assour.

* * *

Or c'était là qu'il avait, lui-même, mis tous ses soins à apprivoiser et éduquer les deux jeunes Oiseaux-Rokhs, qui, maintenant, étaient devenus des adultes pleins de vigueur.

Et chacune de leurs ailes avait atteint l'envergure d'un grand voilier aux voilures déployées sur la mer. Et leur force était devenue telle qu'ils pouvaient, chacun, soulever dans les airs le poids de vingt hommes bien bâtis.

Et il habitua les deux jeunes garçons à se tenir debout, chacun dans un des couffins en fibres de dattier, qu'il fixait avec des liens aux serres des deux Oiseaux Rokhs.



Et comme il avait pris soin d'attacher les câbles aux pattes des Deux Oiseaux-Rokhs, ceux-ci, en prenant leur vol, enlevaient avec eux, dans les airs, les deux garçons dans leurs couffins.

Tandis que lui, Scharroukîn-Malik, demeurait à terre, en tenant dans ses mains le bout des câbles de soie.

Comme cet exercice était fréquemment répété, les deux Oiseaux-Rokhs s'y étaient aisément accoutumés.

D'autant plus qu'il les en récompensait, chaque fois, en leur donnant à manger, après l'exercice, des têtes de moutons, nourriture qu'ils appréciaient et même préféraient à toute autre. Et ils le prouvaient en faisant claquer leur gosier, ce qu'ils ne faisaient pas pour les autres victuailles.



Au commencement, il ne leur permettait guère de se hasarder, à cause des petits garçons, à une trop grande hauteur.

Mais quarante jours n'étaient pas encore écoulés que déjà ils s'élevaient aussi haut que la longueur des câbles de soie pouvait le leur permettre, c'est-à-dire à plus de deux mille pieds de hauteur, la coudée étant plus grande que le pied.

Et lorsqu'il eut atteint ce résultat, le roi Scharroukîn habitua les Deux Oiseaux-Rokhs à le porter lui-même dans son couffin qu'il suspendait au-dessous des deux couffins des garçons.

Et il leur enseigna à se diriger en l'air dans tous les sens, à son commandement, rien qu'à la voix, par de brefs appels et interjections.

Les premiers temps, lorsqu'il se mettait lui-même dans le couffin et faisait partie des essais



aériens, il prenait soin d'attacher le bout des câbles à un fort pieu enfoncé dans le sol.

Mais il s'était vite enhardi à s'envoler avec les enfants, sans le secours des câbles, qu'il enroulait alors complètement autour des couffins.

Et c'est ainsi qu'un jour, sans aviser qui que ce soit, et sans faire ses adieux à ses épouses, à ses filles ou à ses vizirs et chambellans,

Le Roi Scharroukîn-Malik ne prit avec lui, pour toute richesse, que son Cachet d'Empire, et pour toutes provisions de route, dans son propre couffin, que le nécessaire pour nourrir les deux enfants, et les deux Oiseaux-Rokhs et lui-même pendant la durée d'un lever et d'un coucher de soleil.

Et il s'envola à l'aube, de la plaine du Meidân d'Assour, et partit, après avoir exécuté un grand circuit au-dessus de son palais, dans la direction



du Lac d'Aral et du royaume du Kirghiztân, où devait l'attendre, depuis quelque temps, le Roi Baladân-Schah.

* * *

Or maintenant vous pouvez, ô mes maîtres et mes maîtresses, vous rendre compte de la stupeur du Sultan Baladân-Schah, lorsqu'il vit arriver au-dessus de sa capitale, et se poser sur la grande terrasse de son Palais, l'insolite équipage aérien formé par les deux gigantesques Oiseaux-Rokhs, les deux couffins contenant les deux jeunes garçons et le grand panier contenant le Roi Scharroukîn-Malik, souverain de Bein-en-Nahreïn et Potentat de la Cité d'Assour.

Quant à Scharroukîn, dès qu'il eut mis pied à terre, sur le sol de la terrasse, il prit bien soin d'attacher à un gros mât fixé dans le sol, les deux câbles des Oiseaux-Rokhs. Et il n'oublia pas de leur donner leur ration de cinquante têtes de moutons.



Et comme il se doutait bien que personne ne pouvait encore savoir qui il était, ni s'il était de la race des Djinn ou des êtres humains, ni s'il était l'envoyé annoncé dans la missive partie précédemment d'Assour,

Il se hâta d'aller présenter ses devoirs et ses hommages au Sultan d'Aral et de Kirghiztân, qui était déjà monté sur la terrasse.

Et, après les salams et compliments, il se donna à lui comme étant simplement le Vizir du Roi Scharroukîn-Schah.

Sans doute jugeait-il que le moment n'était pas encore venu de dévoiler son identité, et voulait-il d'abord tout voir par son propre œil et tout comprendre avec son propre entendement.

Toutefois, il ne manqua pas de montrer à Baladân-Schah le Cachet d'Empire qu'il portait à son



doigt. Car c'était l'unique moyen de prouver sa mission et sa qualité d'Ambassadeur du Roi d'Assour.

Et il expliqua que ce Cachet était également destiné à sceller tels accords importants qu'il venait soumettre à l'agrément royal, de la part de son souverain le Roi Scharroukîn-Malik.

Et il ajouta :

« Du reste, ô roi du temps et de l'époque, il importe que, sans plus tarder, je montre à Ta Hautesse les talents de mes Deux Ouvriers Bâisseurs, qui font partie de mon Équipage Aérien, et que j'ai amenés jusqu'ici pour vous montrer comment deux petits garçons, quand ils sont bien dressés dans l'art de l'architecture, peuvent bâtir dans les airs, sans aucun contact avec le sol, et à une hauteur d'au moins deux mille pieds, bonne mesure, un Palais, en pierres de taille et sans joints visibles, aussi grand et aussi beau que celui de Ta Hautesse ».



Et, après avoir ainsi parlé, il pria le Sultan Baladân-Schah de sortir, avec toute sa Cour, vers le Meidân de sa capitale, dans la plaine, et de vouloir bien attendre là, un instant, qu'il arrivât lui-même, par ses propres moyens, à ce lieu de rendez-vous.

Et cela fut aussitôt mis à exécution.

*
* * *

Or, pendant que le Sultan Baladân-Schah se rendait avec toute sa Cour vers le Meidân de la plaine, le roi Scharroukîn, toujours sous son nom de Vizir-Ambassadeur, donna des instructions précises aux deux petits garçons, au sujet de ce qu'ils devaient dire et faire, tout à l'heure, du haut des airs.

Et désormais, tranquille à leur sujet, il mit en marche à toute vitesse son Équipage Aérien, après



avoir donné aux Oiseaux-Rokhs une ration supplémentaire de cent têtes de moutons, que lui avait facilement fournies le Chef-Cuisinier des Chaudrons des Bachi-Bouzouks, des Mamlouks et des Janissaires de la Garde du Sultan Baladân-Schah.

Car il est de notoriété que, partout où il y a Bachi-Bouzouks, Mamlouks et Janissaires, il y a régal ordinaire de têtes de moutons cuites à l'étouffée, dans les grands chaudrons, avec accompagnement, bouchée par bouchée, du contenu des bols de « yaourt », de « kéfir » et de « khoumiss ».

C'est là du moins, ô mes maîtres et mes maîtresses, ce que j'ai pu voir et contrôler avec mon propre œil, en voyageant, pour mon instruction, à travers les pays et les contrées, où j'étais souvent invité à partager le repas des Gardes des rois et des grands, qu'ils fussent Bachi-Bouzouks, ou Mamlouks, ou Janissaires.



Quoiqu'il en soit de ce détail sans grande importance — mais y a-t-il détail sans importance pour celui qui veut faire son profit des usages du petit peuple ? —

Dès que l'Équipage Aérien fût arrivé au-dessus du Meidân de la Plaine d'Aral, en Khwarizm, il s'arrêta net, ailes planantes et qui semblaient immobiles à cette hauteur de deux mille pieds.

Et la voix des deux petits garçons descendit, du haut des airs, jusqu'aux oreilles du Sultan Baladân-Schah.

Et cette voix disait distinctement :

« Vite, vite, nous allons construire, entre ciel et terre, le Nouveau Palais, en don au Sultan du Kirghiztân.



« Vite, vite, que les hommes du Sultan nous envoient, là où nous nous trouvons, les pierres de taille qui nous sont nécessaires.

« Vite, vite, que les hommes du Sultan nous envoient la chaux et le mortier et les matériaux pour jointoyer les assises du Palais.

« Vite, vite ! Car ce serait téméraire de nous laisser ainsi dans l'oisiveté au haut des airs ».

Or ces paroles, descendues ainsi du haut des airs, stupéfièrent le Sultan et sa Cour encore plus que le fait prodigieux de voir tout un équipage suspendu aux ailes des Oiseaux-Rokhs, de ces oiseaux mystérieux qu'ils connaissaient seulement de nom, et dont ils n'avaient jamais entendu parler que dans les contes et les légendes.

C'est pourquoi le Sultan Baladân Schah ne sut d'abord quelle réponse il fallait faire à une demande



aussi singulière. Et il ordonna à l'un de ses Gardes, qui était son Héraut et son Crieur public, de crier au maître de l'Équipage aérien : « Un instant, un instant, un instant ! Notre Maître le Sultan vous prie tous les trois d'attendre encore un instant ».

Lors, il profita du répit qu'il venait d'obtenir, pour réfléchir sur cet étrange cas, qui ne s'était encore jamais, de mémoire d'homme, présenté à l'esprit d'aucun habitant des territoires de l'Aral et du Kirghiztân.

*
* * *

Et voici soudain qu'une illumination traversa l'entendement du Sultan. Et il sourit à son idée ; et sa face s'épanouit. Et il fit crier aux garçons de l'air, par le Héraut :

« Notre Maître le Sultan vous prie de descendre écouter sa réponse, au sujet des blocs, qu'il sera heureux de vous envoyer au haut des airs, et au sujet de la chaux, du mortier et des matériaux pour



jointoyer les assises du Palais qu'il a grande hâte d'habiter, au cœur de l'atmosphère pure des hauteurs. Descendez-vite ! Descendez ! »

Or, dès que l'Équipage eut atterri, en toute aisance et sans encombre, dans la plaine du Meidân, le Sultan pria l'Ambassadeur d'Assour de prendre place à côté de lui sur le tapis. Et il l'embrassa avec effusion, et lui dit avec admiration :

« O maître des Oiseaux-Rokhs et leur couronne, en vérité, tu as excellé, et ton habileté et ta maîtrise sont grande habileté et grande maîtrise.

« Toutefois, écoute-moi un instant, avant que nous ne commençons à bâtir le Nouveau Palais, au haut des airs.

« Car ce Palais, qui a déjà attendu des siècles, pour sortir à l'existence, peut bien attendre encore quelques instants, pour être bâti.



« Voici. Je désire t'exposer deux faits, ô Maître-Pilote de l'Équipage Aérien, deux faits qui viennent de se produire, juste dans le court intervalle de temps qu'il t'a fallu pour atterrir ».

— Et le Maître de l'Équipage répondit : « O Roi du Temps, je ne suis venu du lointain pays d'Assour que précisément pour entendre l'exposé par Ta Hautesse de tous les faits qu'il lui plaira d'exposer, et uniquement dans cette intention ».

Et le Sultan Baladân-Schah sourit insidieusement pour la seconde fois, et dit :

« O Maître de l'Équipage, il y a un instant, ma jument alezane que voici, et sur le dos de laquelle je suis arrivé dans cette plaine, vient de mettre bas avant terme, parce qu'elle a entendu soudain hennir, dans la capitale de ton maître, et dans ses écuries d'Assour, l'étalon préféré de ton maître Scharroukîn-Malik ?



« De plus, mon chat familier, que voici ronronnant, couché sur mon manteau bien tranquillement, sais-tu ce qu'il vient de faire ?

« Assurément, tu ne le sais pas, puisque tu étais au haut des airs, avec ton Équipage.

« Eh bien, en moins de temps qu'il ne faut pour ouvrir une paupière et la fermer, il bondit et s'en alla d'une seule traite jusqu'à la Capitale de ton maître, dans la ville d'Assour, qui est située, tu le sais mieux que moi, à une distance de neuf cents parasanges, de ma capitale.

« Là, il étrangla le Coq favori du Roi au milieu de ses poules, parce que le cri strident de ce Coq le troublait grandement dans son repos, ici même, sur mon manteau, et l'empêchait aussi de voir ce que tu faisais au milieu de ton Équipage, au haut des airs.



« Et, après avoir ainsi étranglé le Coq, mon chat s'en revint vers moi, en grande hâte, ayant livré ses jambes au vent et dévoré sous ses pas la distance. Et le voici derechef couché sur mon manteau, yeux mi-clos, content et ronronnant ».

*
* *

Lorsque le maître de l'Équipage-Aérien eut entendu ce discours du Sultan Baladân-Schah, il ne sut s'il était à l'état de veille ou de sommeil, et sa stupéfaction fut une grande stupéfaction. Et il frappa l'une dans l'autre les mains du doute et de l'incrédulité.

Puis, après avoir tourné sept fois sa langue dans sa bouche, il s'exprima disant :

« O maître de l'époque et du temps, permets à ton esclave de s'étonner un tant soit peu de ce



qu'il vient d'entendre des lèvres augustes de Ta Hauteesse. Réfléchissons...

« Comment un esprit, fût-il aussi pondéré que le mien, peut-il admettre ces deux choses :

« Premièrement qu'un chat, fût-il de la race des chats ensorcelés, puisse couvrir, en l'espace d'une fermeture de paupière, une distance de neuf cents parasanges, distance que mes Oiseaux-Rokhs, cependant rapides comme l'éclair, ont mis, pour la couvrir, cette distance, la durée d'une journée et de sa nuit ? Et ce chat aurait accompli cet exploit, après avoir eu le temps de rechercher et d'étrangler, dans sa maison, au milieu de son harem de poules, le Coq favori du Roi d'Assour ?

« Et, deuxièmement, qu'une jument, fût-elle alezane et de la race sélectionnée des chevaux féériques, ait pu entendre à la même distance de neuf cents parasanges, hennir l'étalon préféré du Roi d'Assour, fût-il, cet étalon, un descendant authentique de



la miraculeuse jument Borak ou du Cheval d'Alexandre ?

« En vérité, ces deux événements n'arrivent pas à forcer la dureté et l'étroitesse de mon crâne. Et c'est pourquoi je me démetts, entre les mains de Ta Hautesse, de toute compréhension de ces choses qui dépassent mon entendement.

« Et je n'ai plus qu'à poser sur mes lèvres le cachet du silence ».

— Et lorsqu'il eut ainsi parlé, le Maître de l'Équipage (qui était, ne l'oublions pas, le Roi Scharroukîn en personne, sous le déguisement d'un simple Ambassadeur) baissa la tête et se tut, ne sachant que penser de ce qu'il venait d'apprendre de la bouche du Sultan Baladân-Schah, lequel le regardait attentivement, avec un sourire équivoque autant qu'ambigu.



* * *

Et voici que soudain, le Maître de l'Équipage entendit le Sultan Baladân pousser un retentissant éclat de rire.

Et il le vit se convulser à la limite de la dilatation et de la joie, et tellement que sa tête alla heurter ses pieds.

Et quand le Roi Baladân put enfin se calmer, il se tourna vers le Maître de l'Équipage et lui dit :

« La bénédiction, la bénédiction ! Par la vie de ma tête, il n'y a pas d'inconvénient, pas trace d'inconvénient...

« Mais, dis-moi, ô Chef-Pilote des Oiseaux-Rokhs, ne crois-tu pas que l'exploit de mon chat et l'émotion de ma jument soient moins extravagants, en somme, que ton invitation à mes hommes



d'envoyer en l'air, à ton intention, et cela à plus de mille pieds de hauteur, sans la moindre échelle, et sans le moindre échafaudage ou palan, des blocs ou pierres de taille, du mortier et de la chaux, et tous les matériaux nécessaires pour construire un Palais aérien, entre ciel et terre, dont aucune assise ou fondation ne devrait prendre contact avec le sol ?

« Et ne crois-tu pas, ô Maître-Pilote, que, pour toi, c'était déjà une réussite suffisante que d'avoir organisé ton Équipage Aérien, afin de nous émerveiller à la limite de l'émerveillement ?

« Alors pourquoi as-tu profité de notre stupéfaction de cet exploit déjà assez prodigieux, pour essayer de nous faire croire que notre cervelle est là où se trouve notre postérieur ?

« Et pourquoi es-tu venu déguisé en Vizir-Ambassadeur, sans nous juger tant soit peu capables de deviner, par mille signes pourtant bien évidents, que tu es en toute vérité, le Roi Scharroukîn-Malik



en personne, souverain de Bein-en-Nahrein et de la Cité d'Assour ?

« Oui, ô mon frère Scharroukîn Malik, dis-nous maintenant le motif, assurément valable, qui t'a fait agir de la sorte à notre égard ? »

* * *

Lorsque le Roi Scharroukîn Malik eut entendu ce discours du Sultan Baladân-Schah, il se leva debout sur ses deux pieds, et, avant que Baladân-Schah ait pu avoir le temps de l'en empêcher, il prit la main du Sultan et lui passa au doigt le Cachet d'Empire qu'il avait retiré de son propre doigt.

Puis il lui dit :

« Telle est ma seule réponse, ô mon frère.



« Car je n'ai fait tout cela, ô mon frère, que pour éprouver ta sagacité et avoir la certitude que mon Empire, que je viens de te céder avec ce Cachet, sera entre les mains de l'Équilibre et gouverné par l'esprit de Sagacité.

« Je te le cède donc, contenant et contenu, et je te fais cadeau, par la même occasion de mon Équipage Aérien.

« Quant à moi, ô mon frère, je vais, dès cette minute, prendre dans ma main, à la place du sceptre dont je me dé mets en ta faveur, le bâton du Pèlerin et du Derviche.

« Et mes pas me conduiront ainsi, le long des sentiers et des chemins, jusqu'à ce que je rencontre la face dernière de ma destinée.

« *Ouassalam* ».



Il dit cela, le roi d'Assour ; et aussitôt il s'évapore et disparut comme s'évapore le Musc et disparaît le Sésame.

— « Et telle est, ô mes maîtres et mes maîtresses, l'*Histoire de Scharroukin-Malik et du roi Baladân*.

« Et sur vous tous le Salam et les bénédictions de choix ».

— Et lorsqu'il eut ainsi raconté cette Histoire, le Second Demandeur qui était le jeune Djéhan-Bâne, Derviche Djélalien, au pays de Khoten, en Kaschgarie, se tut.

Et il se leva aussitôt d'en dessus le Coussin de la Parole pour regagner le coin de la modestie.



* * *

Alors le Troisième Demandeur, qui était le bel adolescent Djéhan-Woudoud, dont les Sept Ancêtres avaient été tous rois fils de rois, et avaient régné sur le Trône du Caucase,

Celui-là même qui avait changé son nom dynastique de Djéhan-Schah en ce nom soufique de Djéhan-Woudoud, pour n'être plus désormais aux yeux de la Divine Amie, qu'un Esclave d'Amour, entre les Martyrs éblouis de l'Amour, et suivre son Rythme Intérieur, la nuit comme le jour,

Quitta le rang où il s'était tenu jusque-là front penché, paupières baissées, et ne gardant dans son cœur que la pensée de l'Or Pur de l'Amour.

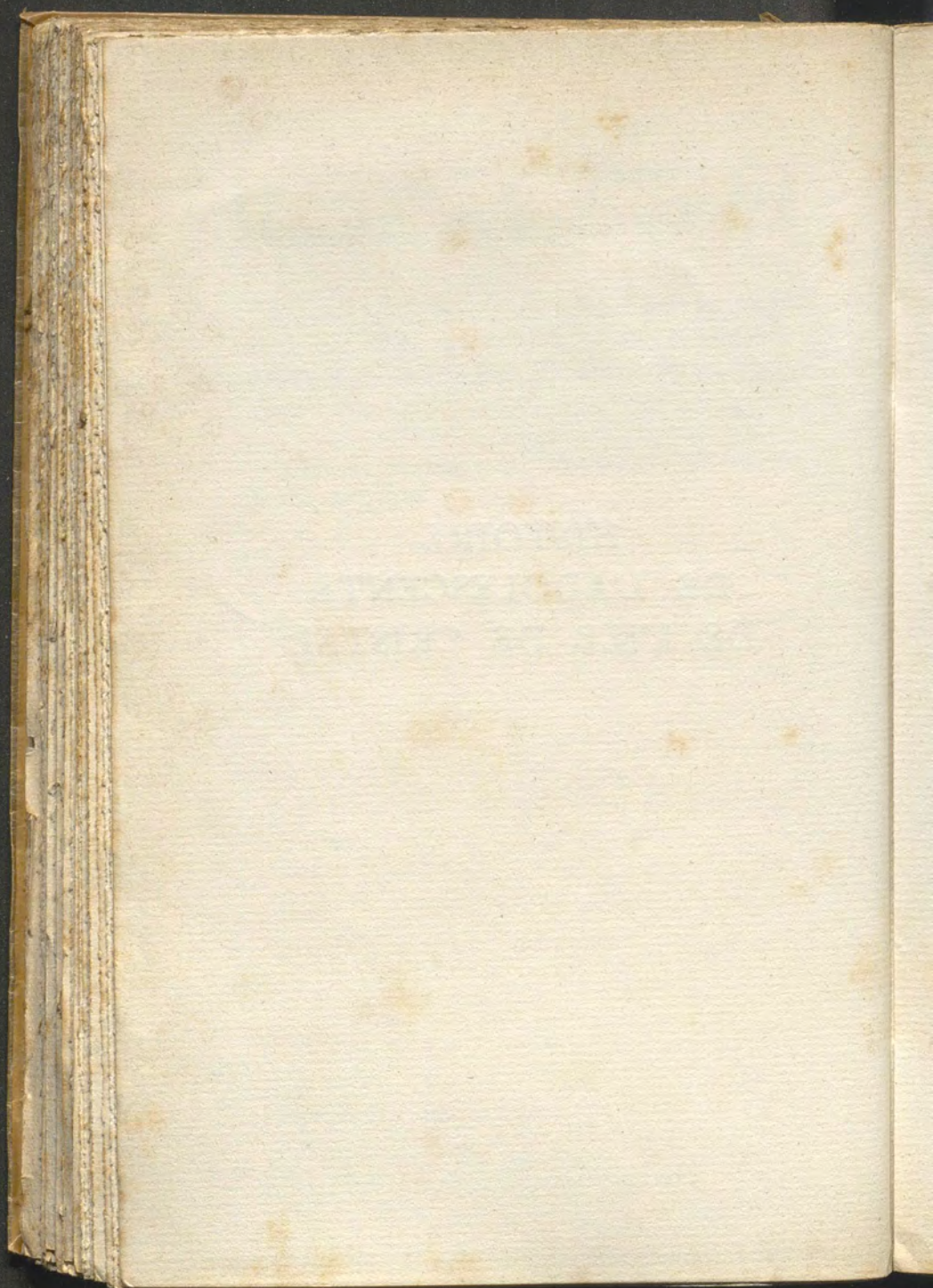
Et il vint doucement s'asseoir, en humilité, sur le Coussin de la Parole, à son tour.



Et, sans même oser lever les yeux vers les Auditeurs, qui, déjà, rien qu'en l'apercevant, sentaient s'aérer d'un souffle frais l'intérieur de leur poitrine,

Il raconta, comme suit, l'*Histoire de l'Adolescente de l'Ile de Cristal* :

HISTOIRE
DE L'ADOLESCENTE
DE L'ILE DE CRISTAL





HISTOIRE DE L'ADOLESCENTE DE L'ILE DE CRISTAL

*(Racontée par le jeune Djéhan-Woudoud,
Esclave d'Amour.)*

Il est raconté, entre ce qui est raconté par nos pères anciens, qu'au loin des terres et des mers, du côté des contrées de Sîn et de Masîn, et à leur extrémité occidentale, il est, entre les deux azurs, dans un climat de rêve et d'enchantement, une grande Ile Magique.

On nomme cette Ile, dans une langue de nous inconnue, la grande Ile Wak-Wak.



Mais les rares navigateurs, qui, par aventure, l'ont entrevue, l'appellent, en la langue du Livre, l'Ile de Cristal, Djazirat-al-Ballour.

Or, c'est dans cette Ile de Cristal, prodige et étonnement entre les contrées transmarines, et là seulement, qu'une seule fois le Pur Bonheur élit domicile sur la surface de la terre.

Car c'est là seulement que le Sultan Amour, une seule fois, régna sur deux cœurs faits pour l'Amour.

Du reste, dans cette Ile, les tigres eux-mêmes, esclaves du Sentiment, vivaient en harmonie avec les autres animaux et les humains ; et toutes les créatures y bénissaient le Créateur de la Beauté.

C'est aussi, dans cette Ile de Cristal que les maîtres des éléphants de bataille se promenaient



sur le dos de leurs éléphants caparaçonnés, non point pour se précipiter avec frénésie au milieu du carnage et pour écraser les bataillons ennemis, mais simplement pour respirer l'air des hauteurs, à l'ombre des parasols de palmes, en suçant de juteuses cannes à sucre.

C'est là que, transparentes et féeriques, les jouvencelles de l'Ile se dandinaient dans l'air embaumé par les effluves des canneliers et des muscadiers, ou se balançaient, oiseaux au doux babil, à l'extrémité des lianes géantes et des rameaux.

C'est également là que les arches des ponts, sur les rivières enchantées, étaient or ibrizien. Et les ponts eux-mêmes, ivoire et turquoise, n'étaient jamais traversés par cavaliers et par piétons. Car cavaliers et piétons préféraient traverser à gué, et dulcifiaient ainsi leurs chevaux, leurs éléphants et leurs propres lèvres au lait et au miel qui coulaient à pleins bords entre les rives édéniques.



C'est là, enfin, que les kiosques légers et les belvédères, qui servent de reposoirs à de délicieux fantômes, et les escaliers, argent et porphyre, qui, agrément des collines, ne sont là, en réalité, que pour humaniser les sites divins et les paysages.

* * *

Or, c'est dans cette Ile d'Enchantement, que vivait, dans sa splendeur de diamant, une lumineuse Adolescente dont la blancheur attestait le jasmin.

Elle s'appelait, de son nom béni, Brûlure-des-Cœurs.

Et c'est précisément de cette jeune reine des gazelles que le Poète a dit :



« *Enfant éthérée des Génies, elle est, quand une fois on l'a entrevue, une fête pour le regardeur.*

« *Jouvencelle d'or, en vérité : deux yeux babyloniens, joues de coquelicot, lèvres fleurs de grenadier, grain de beauté, leçon de modestie pour le musc, elle est, par son parfum de nature, le cœur de la rose à parfum.*

« *Quant à sa petite bouche, c'est une sucrerie.*

C'est, en son honneur, que le ramier enamouré orne son cou d'un collier zinzolin,

« *Et c'est pour elle qu'il se teint les lèvres de henné et monte roucouler sur le rameau de l'Arbre Bane.*

« *C'est pour elle que le royal chantre nocturne, dans les branches du sombre cyprès,*



*« Tient, invisible, ses assises d'amour, et module,
improvisateur, soixante-dix chansons en langage
rimé. »*

*
* *

C'est pourquoi une telle miraculeuse Adolescente, assurément issue des Célestes Parfumeries, ne pouvait avoir comme époux qu'un Fils de Roi, issu des os et de la moelle de sept générations de rois.

Et c'est ainsi qu'un jour le jeune Roi de l'Ile de Cristal fit, aux parents de l'Adolescente, sa demande d'alliance, par l'intermédiaire des épouses de ses chambellans.

Et, après l'envoi de la Dot et la remise des princiers cadeaux à la Fiancée,



On célébra les noces en grande pompe. Et, une fois terminées les cérémonies d'usage, selon le protocole des rois,

Et terminés les souhaits et appels aux bénédictions, l'on mena au palais, en grand cortège, l'épousée,

Idole d'or dans le palanquin de pourpre et de brocart.

Tout cela, mais, en vérité, les parents de l'Adolescente de merveille n'avaient négligé qu'un seul point, celui-là même que d'ordinaire négligent les parents, dans nos contrées,

Celui-là même dont nos lois ne font pas une obligation pour les parents,

Et qui consiste, chez les autres nations, à demander, pour les fiançailles, l'agrément de la Fiancée.



* * *

Quoiqu'il en fût, lorsque le jeune Roi de l'Ile de Cristal eut pénétré, après les noces, à l'heure fixée sur le cadran du Destin, dans l'Appartement du Mystère,

Il devint bien jaune de teint et sentit se refermer les éventails de son cœur,

Tant sa poitrine s'était rétrécie, et tant il avait atteint lui-même les limites de l'oppression.

En effet, au lieu de trouver sa miraculeuse Épousée dans l'épanouissement,

Il l'aperçut, dans l'ombre, couchée et sanglotante au milieu des coussins, en proie à tous les signes de la peine et de l'amertume,



Mais, comme il était doué d'un naturel magnanime et de bonnes manières,

Il s'approcha de son Épousée en grande douceur, tout en pensant en lui-même :

« La chose est, en vérité, bien étrange, mais il n'y a pas d'inconvénient.

« Si mon Épouse pleure de la sorte, elle ne fait, sans doute, que ce que font d'ordinaire les jeunes filles bien élevées qui, pour la première fois, quittent leur mère.

« Mais heureusement que l'huile douce des paroles bien senties vient aisément à bout des cadenas des poitrines ».

Et il se pencha avec tendresse et précaution sur le jeune front auréolé, et dit :



« Par la vérité de ta grâce, ô mon épouse Brûlure-des-Cœurs, pourquoi ternir ainsi l'éclat de tes yeux magiciens ? »

« Et quelle peine ou quel chagrin te tient pour te faire oublier la présence de l'époux qu'un heureux destin conduit jusques à tes pieds charmants ? »

Mais l'endolorie jouvencelle, à ces paroles si douces, fut plus suffoquée encore par les larmes, et enfonça complètement sa tête charmante dans les coussins de la douleur.

Alors le jeune Roi lui dit :

« O maîtresse de ma tête, je pense que c'est ta mère dont tu pleures ainsi l'absence. Je vais donc aller moi-même te la chercher. Et elle ne quittera plus jamais notre Palais ».



Mais comme elle secouait la tête en sanglotant plus fort encore, il lui dit :

« C'est, peut-être, ta nourrice que tu pleures, ou ta gazelle, ou ton chat familier, ou ton coq, ou ton oiseau chanteur.

« Est-ce cela, dis-le moi, ô Brûlure-des-Cœurs, et j'irai moi-même, à l'heure et à l'instant, te chercher tout cela ».

Mais, comme il n'obtenait que des hochements négatifs de l'affligée, il se décida à s'asseoir à ses côtés, et réfléchit un instant sur le tapis de la réflexion.

Puis il dit :

« Par ta vie, ô Brûlure-des-Cœurs, c'est, je pense, ton regret de la maison de l'enfance qui opprime ainsi ta poitrine.



« Or, moi, si tu consens à te lever, je quitterai pour toi mon Palais et mon Trône, et, je le jure par l'Étoile de ton front, j'irai habiter avec toi la maison de ton enfance, pour t'y servir tout seul avec mes yeux ».

Lorsque l'Adolescente en pleurs eut entendu ces paroles de dévotion du jeune Roi, son époux,

Elle sentit son âme s'adoucir, et elle put enfin répondre et dit :

« O mon seigneur le Roi, ce n'est point ma mère, ni ma nourrice, ni mes animaux familiers, ni la maison de l'enfance que je pleure.

« O mon seigneur le Roi, je ne pleure que sur moi-même frustrée de mon âme, et déjà morte ».



A ces paroles, le jeune Roi, à la limite de l'émotion, répondit :

« O couronne des jeunes filles, je comprends maintenant que ta douleur est un effet de l'aversion que tu éprouves, sans doute possible, pour l'époux que t'a procuré le Destin ».

Mais elle reprit avec vivacité :

« Par ta vie précieuse, ô Roi du temps, qu'éloigné soit de ta pensée un tel motif dans le cœur de ton humble servante.

« Mais je te supplie, par ta main droite, de ne pas m'obliger à livrer à ton esprit un secret dont mon âme n'est que le dépositaire ».

Cependant, comme le jeune Roi insistait avec la voix de la supplication pour qu'elle l'éclairât sur un si étrange état,



L'Adolescente parla et dit :

*
* *

« Sache donc, ô Roi du Temps, que la cause
de mes larmes et de mon goût de la mort, n'est
autre que le sultan Amour.

Car l'Amour, ô mon Roi, est cette plante invi-
sible dont les racines ne peuvent pousser que dans
la pulpe de notre cœur,

Et, pour l'en arracher, il faudrait arracher tout
notre cœur.

Or moi, ta servante, ô Roi magnanime, mon
cœur, depuis les premiers jours de l'enfance, se
trouve pris dans la pulpe du cœur de Quelqu'un
qui n'est prince que par le Sentiment.



Comme l'Ange Harout, sa beauté ne se découvre guère aux yeux qui ne voient que l'apparent.

Et toute sa richesse est dans la possession d'un Briquet enfermé dans sa poitrine.

Mais c'est un Briquet dont le feu ne s'allume qu'au dedans, et dont la lumière n'est visible qu'aux yeux dont la vue est indépendante de la vision.

La flamme de ce Briquet est inextinguible. Elle s'alimente à la Source qui coule au pied de l'Arbre de Vie.

Quant au, maître de cette flamme immortelle, il a choisi, pour habitat, une simple cabane, proche d'ici, et dont aucune fenêtre n'est ouverte sur le dehors.



Et bien que cette cabane soit absolument vide de tout mobilier,, son habitant se trouve être le détenteur de tous les trésors des anciens rois, des dynastes Khitaïens, des Achéménides, des Sassanides, d'Ardéchir, des Bahram et de Khosrou-Anouchirwân. Et il est le maître de la Coupe de Djem et du Miroir d'Alexandre.

Car, affidé Féal du sultan Amour, il en est le Témoin vivant et le Répondant.

Et je vis en Lui et il vit en moi, tous deux fondus dans l'Amour.

Et nos corps peuvent changer de condition, en leurs apparences ; mais nos cendres, du fait de l'Amour, seraient si chaudes que nous en ressurgirions éternisés comme le Phénix et comme la Rose ».



* * *

Lorsque le jeune Roi eut entendu ces paroles, il en comprit, par illumination, et le sens apparent et le sens intérieur.

Car, bien qu'il ne fût pas un Fils de la Divine Amie, il était un privilégié de l'enthousiasme et de la passion.

Et soudain, il se leva debout sur ses deux pieds et tomba prosterné aux pieds de l'Adolescente sacrée.

Et il resta ainsi, un moment, dans l'extase des Anges, hors de l'espace et hors du temps, avec son cœur devenu, aux pieds de l'Adolescente, un encensoir fumant.



Et quand il sortit de son extase, il dit à l'Adolescente :

« Lève-toi, ô mon épouse en un rêve d'un moment.

« Tranquillise ton âme chérie et rafraîchis ton cœur et tes yeux.

« Car, je ne connais pas l'humain assez insensé pour lutter contre les décrets du sultan Amour.

« Quant à moi, te libérant des liens de mes droits d'époux, à l'instant *je t'adopte pour ma fille, de ma chair et de mon sang.*

« Et je te nomme mon héritière, de mon vivant et pour après ma mort, sur mon trône et sur mon royaume.



« Lève-toi donc, ô ma fille de mes os et de mon flanc. Car tu es libre désormais d'aller sans tarder vers celui qui te verra revenir comme on verrait revenir à la vie ceux qui sortiraient des cavernes de la mort ».

Et lorsqu'il eut ainsi parlé, le jeune Roi prit doucement la main de l'Adolescente dorée, et la conduisit vers la sortie secrète des jardins.

Et comme il ouvrait la porte pour s'effacer et lui livrer passage, l'Adolescente posa ses lèvres avec ferveur sur sa main, en l'arrosant de ses larmes.

Et lui-même, s'inclinant jusqu'à terre, baisa le pan de sa robe d'Épousée.



* * *

Lorsque l'Adolescente nocturne fut arrivée sans bruit devant la Cabane dont la seule issue sur le dehors était une porte si étroite et exiguë que seul un corps glorieux aurait pu se glisser dans son ouverture,

Elle entendit, dans le silence de l'aube divine, sangloter à l'intérieur Celui qui la pleurait déjà comme on pleure les morts.

Et elle frappa à la porte.

Lors la Voix demanda de l'intérieur :

« Qui est à la porte ? »



Elle répondit :

« C'est moi. »

Alors il y eut un grand silence.

Et les arbres eux-mêmes cessèrent leur murmure,
et ne laissèrent plus fuser, d'entre leurs feuilles,
les modulations des oiseaux chanteurs.

Mais la Voix ne répondit pas de l'intérieur.

Et la porte exigüe ne s'ouvrit pas.

Alors l'Adolescente s'enveloppa le visage du Voile
de la Méditation.

Et, sans une plainte, sans un soupir, elle s'étendit
à terre contre la porte.



Et toute la journée et toute la nuit, elle resta étendue contre la porte, la tête enfoncée dans le Voile de la Méditation.

Elle mûrissait ainsi en son cœur la Notion de l'Amour, qui veut que *les Privilégiés de l'Amour meurent d'abord complètement à eux-mêmes* avant de se présenter devant le sultan Amour.

C'est pourquoi, dès l'aube du lendemain, l'Adolescente était prête désormais à aborder la Porte.

Elle se leva donc et alla d'abord s'abluer à la rivière.

Puis, d'un pas assuré et tranquille, elle revint vers la Cabane, et heurta la porte.

Et la Voix de l'intérieur demanda :



Qui est à la porte ?

Et l'Adolescente cette fois, répondit :

C'est Toi.

Alors la Porte s'ouvrit d'elle-même.

Et le reste est le Mystère des Privilégiés de l'Amour.

*
* *

Et telle est, ajouta le jeune Derviche-Djéhan-Woudoud, *l'Histoire de l'Adolescente de l'Ile de Cristal.*



*
* *

Lorsqu'il eut ainsi raconté cette Histoire, le bel adolescent Djéhan-Woudoud voulut se lever pour se retirer dans l'Angle du Détachement et de la Modestie.

Mais aussitôt le Roi Azad-Khân, le nouveau souverain du Pays de la Montagne-Turquoise, qui était assis sur son trône devant le Grand Rideau du Harem, s'écria :

« Voilà les belles paroles !

« O toi, le plus parfait Esclave d'Amour, ô jeune Derviche Djéhan-Woudoud, ne bouge pas ; car la Reine, notre mère, a deux mots à dire ».

Et tandis que le Roi Azad-Khân s'exprimait de la sorte, on entendait derrière le Grand Rideau,



les Princesses et les Dames d'Honneur sangloter doucement, à la limite de l'émotion de ce récit de l'idéal amour. Et leurs soupirs étaient entrecoupés par les douces exclamations :

« O les paroles divines ... O le doux esclavage d'amour ... ».

Or, au bout d'un moment, lorsque le calme se fut rétabli au milieu du silence, la voix tremblante d'émoi de la Reine-Mère, Gamilé-Bégam, se fit entendre qui disait :

« Gloire au Donateur du divin Amour, au Maître du sultan Amour.

« Aujourd'hui, devant nos yeux, se réalisent le vouloir et la prédiction de mon défunt époux, le saint Roi Gamilou Khân.



« Car voici, devant nos regards, assis sur le Coussin de la Parole, l'Élu de l'Amour, celui qui est, en toute vérité, en toute réalité, le *Marié Magique*.

« C'est lui qui est destiné par le sultan Amour, comme époux, à notre fille, la princesse Galié-Bégam.

« Et telle est aussi notre unanime souhait et notre décision,

« Car tel est le juste décret qui nous a été dicté par le Destin, maître de l'Amour ».

Puis la voix se tut.

Et aussitôt les Deux Premiers Derviches, Djéhan-Aâlem et Djéhan-Bâne, debout dans le coin du



renoncement et de l'acceptation, levèrent leurs paumes vers le ciel, et, avec l'accent de la sincérité et de la ferveur, murmurèrent :

« Tel est, en effet, le juste Décret de l'Amour ».

Alors s'éleva, sous la voûte du Palais, accompagné des fins soupirs d'une flûte enchantée, le
« Chant soufique » de l'Amour :

*« Lève-toi, ô fleur de giroflée
« Lève-toi dans le cœur du jardin...*

Et, tandis que s'élevait ce Chant nuptial, le Palais tout entier devenait la Rose.

FIN

TABLE

Le Marié Magique.....	7
Sourate de la Sublimation.....	25
Histoire de la Reine du Nil.....	57
Histoire de Scharroukin et Baladan.....	143
Histoire de l'Adolescente de l'Ile de Cristal.	181

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 20 AVRIL 1935
PAR F. PAILLART A
ABBEVILLE (SOMME)

Collection « PERSPECTIVE »

(pour essayer de comprendre le monde moderne)

H. D'ALMÉRAS. — La France dévorée par les joules.....	2 50
ABBÉ L. BOIS. — L'Imagination dans la vie et dans l'au-delà.....	12 »
RAOUL BRUGEILLES. — Introduction à une sociologie thomiste.....	15 »
ÉMILE CHAROY. — Vers le bonheur.....	15 »
ÉLIE FAURE. — Les trois gouttes de sang.....	12 »
— Mon Périple (tour du monde 1932).....	12 »
— Ombres solides (essais d'esthétique concrète).....	15 »
PRUDENT PRUVOST. — La Musique renouvelée.....	40 »
ERNEST RAYNAUD. — La police des mœurs.....	15 »
ALPHONSE SÉCHÉ. — La Morale de la Machine.....	12 »
— Le Dictateur.....	5 »
D ^r ROBERT TEUTSCH. — L'angoisse humaine.....	15 »
— Le Féminisme.....	15 »
ARCY-HENNERY. — Destin du Cinéma Français.....	15 »

Galerie d'Histoire Littéraire

ANTOINE ALBALAT. — Trente ans de quartier latin.....	12 »
LOUIS AURENCHÉ. — J.-J. Rousseau chez M. de Mably.....	15 »
LÉON BOCQUET. — Les Destinées mauvaises.....	12 »
— La Commémoration des Morts.....	12 »
SYLVAIN BONMARIAGE. — L'Amour et le Souvenir.....	12 »
— Les Tablettes d'Alcibiade.....	15 »
MARIE DORMOY. — La vraie Marion de Lorme.....	15 »
JEAN DRAULT. — DRUMONT, La France Juive et la Libre Parole.....	18 »
FAGUS. — Essai sur Shakespeare.....	12 »
LYDIA FRAZER. — La Bretagne de Charles Le Goffic.....	15 »
HÉLENE FREJLICH. — Flaubert d'après sa correspondance.....	50 »
YVES GANDON. — Imageries critiques.....	15 »
LÉOPOLD LACOUR. — Les maîtresses de Molière.....	15 »
RAYMONDE LEFÈVRE. — La Vie inquiète de Pierre Loti.....	15 »
CLAUDIUS LA ROUSSARIE. — Raoul de Cambrai.....	12 »
SUZANNE LAVAUD. — Marie Lenéru.....	15 »
ANDRÉE MÉGARD-GÉMIER. — Souvenirs d'une comédienne.....	15 »
THIERRY-SANDRE. — Anthologie des écrivains morts à la guerre (5 tomes à 30 francs).....	150 »
ALPHONSE SÉCHÉ. — Dans la mêlée littéraire (1900-1930).....	15 »
CHRISTIAN SÉNÉCHAL. — Les grands courants de la Littérature française contemporaine.....	30 »
— Cartonné toile.....	
EDMOND SOREAU. — Pascal.....	

Société Française d'Éditions Littéraires et Linguistiques

12, RUE HAUTEFEUILLE, PARIS-VI

EDGAR MAILLON, GÉNÉRALISTE

BIBLIOTHÈQUE DU HÉRISSEON

(Format 12x19)

ANTOINE ALBALAT.....	Trente ans de Quatuor Latin.
BALKIS.....	Personne. — En marge de la Bible.
PIERRE BILLOTEY.....	Le Pharmacien Soirée. — Raz Boboul.
MAGALI BOISNARD.....	Maoûth. — L'Enfant taciturne.
SYLVAIN BORMARIAGE.....	L'Amour et le Souvenir-Tablettes d'Alcibiade (15 fr.)
EMMANUEL BOURCIER.....	La Belaba. — L'Homme de l'Ombre.
SUZANNE DE CALLIAS.....	Jerry.
NONTE CASANOVA.....	Manalthe. — La Libertine. — Phryne.
CLAUDE CHAUVRE.....	La Route et la Maison.
FREDERIC CHOPIN.....	Lettres (édition complète) (30 fr.) (pur fil 90 fr.)
CHRONOMÈRE.....	Medactes et Jaloux (15 fr.)
MAX DAIREAUX.....	L'Amour en Amérique du Sud.
MAURICE DES OMBREAUX.....	Le Japon de la Mitre. — Le Traité de la Table.
—	La dernière nuit du duc de Guise. — Saint-Dodon.
—	Liège qui bout. — Une fille de Meuse.
—	Namur La Gaillarde. — Le Maugré.
—	Baal ou La Magicienne Passionnée.
RENÉ DUNAN.....	Le Sel de la Terre.
RAYMOND ESCHOLIER.....	Le Trois Gouttes de Sang. — Ombres solides (15 fr.)
ELIE FAURE.....	Mon Périphe, tour du monde 1932
—	Mes Aventures sous les Tropiques.
VICTOR FORBIN.....	Unité, de l'Armée française
G.-T. FRANCONI.....	Maison fondée en 1810.
YVES GANDON.....	Imageries critiques (15 fr.)
—	Alice.
CLAUDE GEVEL.....	L'Épopée Jaune — L'Amour en Islam
GEORGES GRANDJEAN.....	Les Fantômes. — La Rose Noire. — Le Pérot.
MARCEL HAMON.....	Le Signe de Saturne. — La Nuit de Midi.
—	Les Dévôts (15 fr.)
RENÉ-MARIE HERMANT.....	Kniaït. — En Détresse. — Fakhi.
—	La Femme aux Hommes. — Le Gersaut.
JONCQUEL ET VARLEY.....	Les Titans du Ciel. — L'Avenir de la Terre.
ODETTE KEUN.....	Le Prince Tariel. — La Capitulation.
—	Dans l'Aurès inconnu.
GÉNÉRAL KRASSNOFF.....	L'Amazone du Désert.
SELMA LAGERLOF.....	L'Exilé (15 fr.)
ABEL MOREAU.....	Le Fou (Prix Zola).
BERNARD NABONNE.....	La Butte aux Cailles.
MARÉCHAL PILSUDSKI.....	Biboula, souvenirs d'un révolutionnaire (15 fr.)
JOSEPH-ÉMILE POINIER.....	Onagan, homme rouge.
ROCHAT-CEINSE.....	Jacques Balnat du Mont-Blanc.
—	Les Saisons Montagnardes.
IRMINÉ ROMANETTE.....	Sanson de la Martinique.
THIERRY SANDRE.....	Le Purgatoire (Prix Goncourt). — Mienne
—	Mousseline. — Robert-le-Diable
ALPHONSE SÈCHE.....	La Morale de la Machine — Le Dictateur (5 fr.)
CHRISTIAN SÉCHAL.....	Les grands Courants de la Littérature française
—	contemporains (1885-1933) (24 fr.)
HENRYK SIENKIEWICZ.....	En esclavage chez les Tartares (15 fr.)
—	Les Chevaliers Tentoniques (1000 pages — 50 fr.)
WACŁAW SIERGIEWSKI.....	L'Amour du Samourai (15 fr.) - L'Évasion (15 fr.)
A. AUGUSTIN-THIERRY.....	Un Ménage d'Aventuriers. — M ^l le de Clénord.
PAUL JEAN TOULY.....	Bahanzigue.
THÉO VARLEY.....	Le Démon dans l'Âme. — Le dernier Satyre.
—	Aux Paradis du Hachich. — La belle Valence.
PAUL VIMEREU.....	Les Amants du Rempart. — Tâlit.
—	Chut le Huteux. — Le Pêche Inconnu.
H.-G. WELLS.....	La dictature de Mr Parham (15 fr.) (pur fil 45 fr.)
WILLY ET MENALCAE.....	L'Écrasé d'Amour. — Le Naufrage.

Exemplaires ordinaires. 12 fr. ou 15 fr. Exemplaires sur pur fil. 30 fr. ou 45 fr